VOLUME VII. NUMERO 28.

LE COURRIER DE L'OUEST

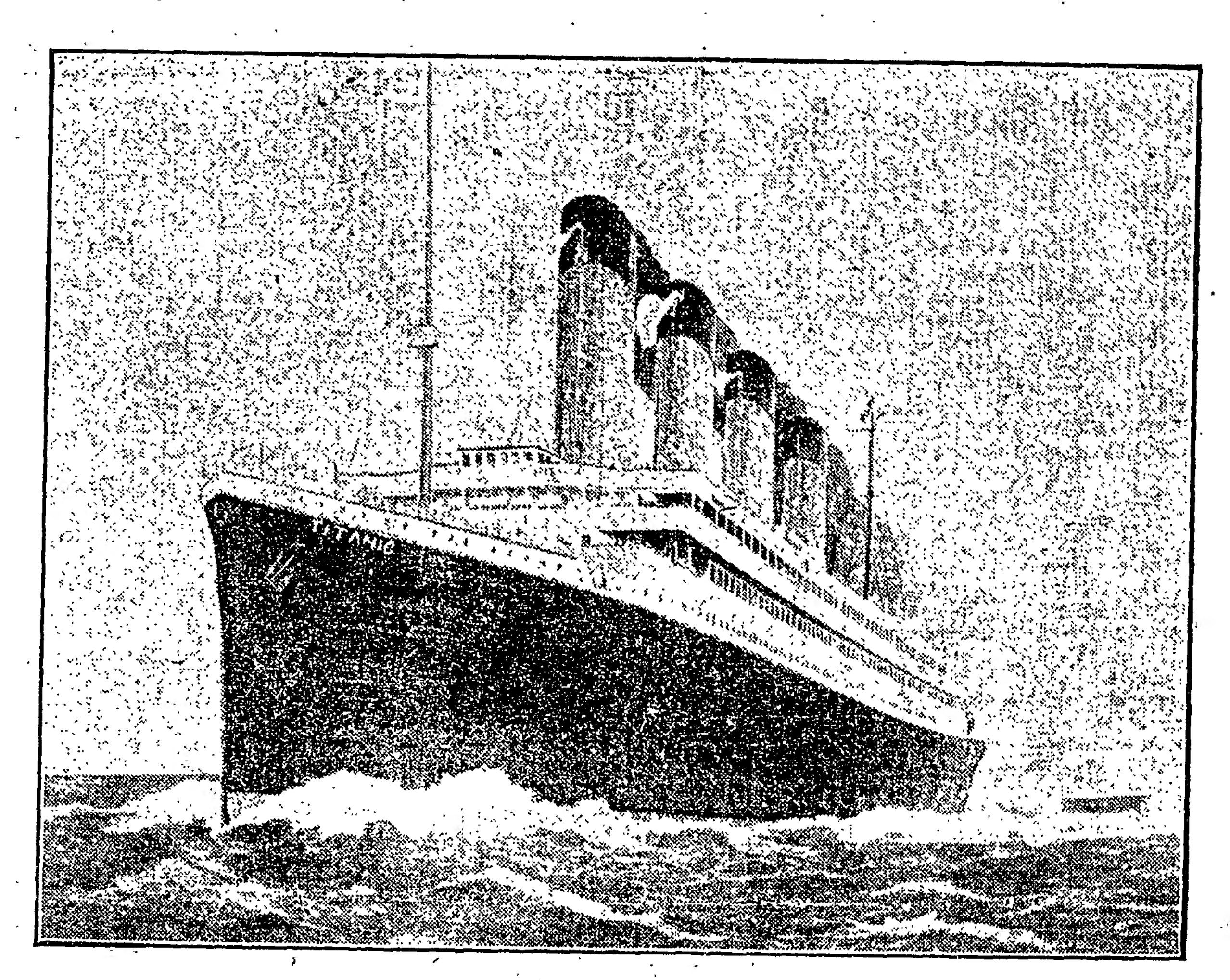
JOURNAL HEBDOMADAIRE. EDMONTON, ALTA., JEUDI, 18 AVRIL, 1912. FONDE EN 1905.

Le paquebot-géant "TITANIC" sombre, au large de Terre-Neuve, faisant près de 1400 victimes

Un sinistre sans précédent dans l'histoire maritime du monde

GRACE A LA TELEGRAPHIE SANS FIL LE PAQUEBOT "CARPATHIA" ARRIVE A TEMPS POUR SAUVER 868 PERSONNES, POUR LA PLUPART DES FEMMES ET DES ENFANTS.

AU NOMBRE DES DISPARUS SONT DES PERSONNALITES CONNUES DU MONDE DE LA FINANCE ET DES ARTS.



La photographie du "Titanic", que nous reproduisons ci-dessus est toute récente; elle a été prise il y a environ trois semaines à Southampton. Le "Titanic" était le plus grand navire du monde, il mesurait 842 pieds de long, son déplacement était de 66,000 tonnes. Le "Titanic" pouvait prendre 3,000 passagers à bord, son équipage se composait de 860 hommes. Le coût total en était de $10,000,000.00, ses constructeurs l'avait déclaré le navire le plus sûr qui soit. A son départ le "Titanic" avait failli être écrasé dans le port de Southampton.

Une catastrophe épouvantable vient de jeter la consternation à travers le monde. Le paquebot-géant le "Titanic", qui accomplissait son premier voyage transatlantique, a heurté violemment un énorme iceberg au large des côtes de Terreneuve, et, après s'être maintenu à flot pendant quelques heures, il a coulé entraînant dans la mort 1341 passagers qui avaient pris place à bord pour venir en Amérique.

Prévenu de la position critique du "Titanic" par un marconigramme, un paquebot de la Compagnie Cunard le "Carpethia" a pu arriver à temps sur les lieux du sinistre pour recueillir 868 passagers, la plupart des femmes et des enfants.

Au nombre des disparus sont un grand nombre de personnalités connues; on cite notamment le Col. Astor, l'artiste peintre américain Françis Millet; W. T. Stead, directeur de la "Review of Reviews", etc.

M. Charles M. Hays, président du G. T. P., qui se trouvait au nombre des passagers du "Titanic" en compagnie de sa fille, a été sauvé.

Voici les différentes dépêches qui ont annoncé cette catastrophe sans précédent dans l'histoire maritime du monde:

Cape Race, 15. —La station de télégraphie sans fil de Cape Race reçoit un message stupéfiant, indiquant que le paquebot-géant "Titanic" qui accomplissait son premier voyage de Southampton à New York, est en perdition. Il y a treize cents passagers à bord.

Le message se lit comme suit: "Avons frappé un iceberg par 44.-46 latitude nord et 50.14 longitude ouest. Aide urgente."

Un deuxième message reçu quelques instants après ajoute: "Le navire s'emplit rapidement. L'avant coule. Les femmes ont été embarquées à bord des canots de sauvetage. Les passagers se comportent bien."

Dès la réception de ce message la station chercha à entrer en communication avec le "Virginian" que l'on savait dans les mêmes eaux. Dès que cette communication fut établie, ordre fut donné au "Virginian" de rebrousser chemin et d'aller porter secours au "Titanic".

Les deux navires se trouvaient alors à plus de quatre cents milles de distance. Tous les autres paquebots se trouvant dans un rayon de 200 milles du navire naufragé furent également prévenus et tous firent route vers le théâtre du sinistre.

Ce fut alors qu'une dépêche erronée répandit la nouvelle consolante que le "Virginian" avait pu recueillir tous les passagers et qu'il faisait route vers Halifax remorquant le "Titanic."

Une autre dépêche faisait bientôt connaître l'épouvantable vérité:

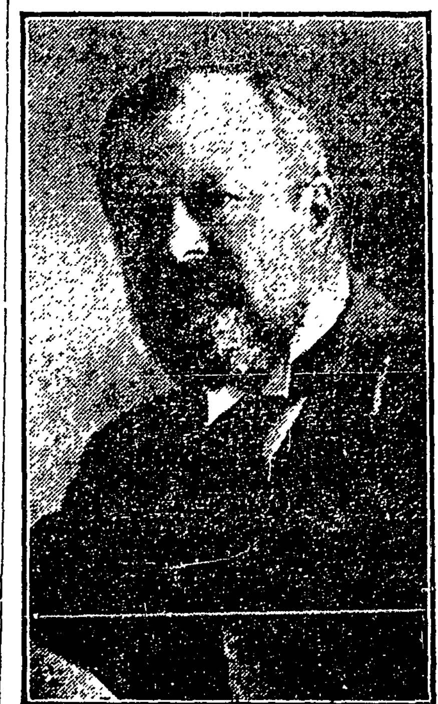
"New York, 16. — La catastrophe du "Titanic" prend les proportions d'un épouvantable sinistre. Il est faux que le "Virginian" ait pu recueillir les passagers du "Titanic"; le seul navire qui ait pu parvenir à temps est le "Carpathia", et l'équipage de ce dernier n'a pu sauver que 868 passagers; 1,341 personnes ont été entraînées dans la mort par le "Titanic" sans que rien ait pu être tenté pour les sauver. Le "Titanic" a coulé par un fond de deux milles, après s'être maintenu à flot, pendant près de trois heures. Un marconigramme envoyé par le capitaine du "Virginian" dit qu'il est arrivé trop tard sur les lieux de la catastrophe. Il a alors fait route vers l'Europe.

New York, 16. — Le bureau de la Compagnie White Star, à la flotte de laquelle appartient le "Titanic" est assiégé par des centaines de personnes demandant à connaître les noms des survivants.

La catastrophe du "Titanic" a jeté la conternation à travers tout le globe. C'est le plus grand désastre maritime que l'on ait jamais enregistré.

Le "Titanic" était le plus grand paquebot du monde. Il mesurait 852 pieds de long et coûtait $10,-000,000.00

Le "Carpethia" amenant les survivants de la catastrophe est attendu à New York jeudi. Ce n'est qu'alors que l'on pourra connaître les détails circonstanciés du sinistre.



CHARLES M. HAYS,
Président du G. T. P. qui était à bord du "Titanic" et que l'on croit au nombre des survivants.

"L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE"

LA SOIREE FRANCAISE DONNEE PAR LES ETUDIANTS REMPORTE UN VIF SUCCES.

Les spectateurs de langue française qui ont été assez fortunés pour assister à la Fête Française, donnée la semaine dernière par les étudiants de l'Université d'Alberta, doivent à ces derniers quelques heures de distraction agréable et de surprise joyeuse dont ils conserveront, croyons-nous, longtemps le souvenir.

Nous disons "surprise joyeuse" car, parmi la centaine de nos compatriotes qui s'étaient fait un devoir d'encourager les organisateurs de cette Fête Française par leur présence, beaucoup, sinon tous, étaient des plus sceptiques à l'endroit du "Parisian French" des acteurs...

S'attaquer au répertoire finement parisien de Tristan Bernard leur paraissait un peu audacieux pour des jeunes gens n'ayant nulle pratique de notre langue...

La soirée de jeudi a fait triomphalement justice de ce pessimisme trop sévère et nous oserions même dire qu'elle l'a transformé en un optimisme qui va jusqu'à prédire à nos étudiants de langue anglaise un succès semblable pour l'an prochain, dussent-ils, cette fois, nous donner du Molière...

En dépit de la température détestable de mercredi soir, qui a empêché un grand nombre de personnes de se rendre à l'invitation des étudiants, plus de 250 spectateurs étaient présents lorsque les accents vibrants de la Marseillaise marquèrent l'ouverture du programme.

A l'hymne français succéda "O Canada", chanté par les étudiantes.

Dès les premières paroles de notre chant national l'excellente diction française des étudiantes surprit agréablement nos compatriotes et les applaudissements ne furent pas ménagés aux chanteuses.

La partie musicale du programme comportait encore la délicieuse Valse de Chopin, jouée au piano par Melle Montgomery, "Les Brésiliennes", choeur, chanté par les étudiantes et la "Berceuse de Jocelyn," solo de violon par M. Brocke.

Cette partie du programme fut rendue parfaitement. Melle Montgomery et M. Brocke nous firent mieux que de la bonne musique d'amateur; ils interprétèrent avec un sentiment exquis les ravissants morceaux si bien choisis qui figuraient au programme. Le choeur des "Brésiliennes", toujours agréable à entendre, ravit l'auditoire. Non seulement la diction des chanteuses fut irréprochable mais l'ensemble des voix révélait une préparation parfaite et l'auditoire prouva par des applaudissements répétés à quel point il appréciait l'interprétation de ce joli numéro du programme.

La partie dramatique de la soirée se composait d'un dialogue: "La servante savante" et de la délicieuse comédie en un acte: "L'Anglais tel qu'on le parle."

Le dialogue interprété par Melles Montgomery et Fife met en scène une maîtresse de maison à qui sa servante fait montre d'une science profonde mais peu pratique.

Ce dialogue présentait pour les jeunes actrices une grande difficulté de prononciation. Nous nous empressons d'ajouter qu'elles se sont tirées à merveille de leur tâche.

Mais nous avons hâte de parler du "morceau de résistance" de la soirée, de la comédie de Tristan Bernard, attendue avec une curiosité impatiente par les spectateurs de langue française.

Voici qu'elle était la distribution des rôles:

Eugène, interprète,	MM. Nolan
Hogson, père de Betty,	Cairns
Julien Cicandel	Dean
Un Inspecteur	Blayney
Un Garçon	Riddel
Un Agent de Police,	White
Betty	Melle. Lloyd
La Caissière	Melle Wilson

Nous n'entreprendrons pas de vouloir raconter cette fine comédie, qui passe à bon droit pour être l'une des plus joyeuses qu'ait encore écrites Tristan Bernard.

D'un bout à l'autre cette comédie n'est qu'un immense éclat de rire; et la situation plaisante d'un interprète affolé de ne pas comprendre un traitre mot d'Anglais, de même que l'ahurissement d'un père, lancé à la recherche de sa fille et à qui la police ramène son gendre sous l'inculpation de lui avoir volé son portefeuille, ne se narrent pas.

Suite à la page 10.

NOUVELLES REGIONALES

ASSEMBLEE ENTHOUSIASTE A BEAUMONT.

Beaumont, 16. — Dimanche dernier tous les paroissiens de Beaumont étaient réunis dans l'église pour entendre les organisateurs de l'association du Parler Français venus d'Edmonton. Le Rév. M. Ouellette démontra l'utilité de cette association qui permettra à chaque paroisse d'Alberta d'exposer ses besoins au point de vue de la langue, des écoles, de la colonisation, etc. Par l'entremise du Comité central ces griefs seront rendus publics et il sera plus facile alors de travailler à donner satisfaction aux nôtres.

Le conférencier commenta ensuite l'appel du comité d'Edmonton, ainsi que la lettre d'approbation de Mgr Legal.

Plus de cent personnes donnèrent leur nom comme membres adhérents de la société du Parler Français d'Alberta, s'engageant à assister à la grande Convention qui aura lieu à Edmonton les 22 et 23 mai prochain.

M. Charles Morneau fut nommé président de l'assemblée, et M. Maurice Roy secrétaire.

M. le curé Gauthier prononça un discours empreint d'un enthousiasme patriotique et il félicita vivement le comité central pour l'oeuvre qu'il accomplit en Alberta; il invita tous ses paroissiens à marcher de l'avant et il promit lui-même son concours le plus actif pour que la paroisse soit représentée par au moins 100 délégués à la Convention des 22 et 23 mai prochain.

L'élection des neuf directeurs donna les rsultats suivants:

MM. N. Blanchard, T. Chalifoux P. Bérubé, A. Desnoyers, T. Brunelle, J. Demers, M. Roy, Ch. Morneau et J. Royer.

L'assemblée se termina par le chant de O Canada, repris en choeur par toute l'assistance.

On peut affirmer que l'organisation locale de l'association du Parler Français a été, à Beaumont, couronné du plus vif succès. Nous souhaitons qu'il en soit ainsi dans toutes les localités de langue française de la province.

HOWELL, Sask.

Le 11 avril avaient lieu les funérailles de M. Désaulniers, décédé à l'âge de 64 ans. Le défunt venait de la province de Québec.

Il est décédé à l'hôpital de Saskatoon, où il était allé subir un traitement, il y a quelque temps.

—Les semailles battent leur plein et tous nos fermiers sont confiants dans la récolte prochaine; la surface en culture cette année sera beaucoup plus considérable que celle de l'an dernier.

—Il a été décidé de construire une nouvelle école pour remplacer l'ancienne beaucoup trop petite.

Le nouvel édifice sera de brique et aura deux étages.

—Grâce à l'initiative patriotique de M. le curé une société St-Jean Baptiste a été établie à Howell.

COMMENT LA NOUVELLE DE LA MORT DU PAPE S'EST REPANDUE

Londres, 12. — La nouvelle de la mort du vénéré chef de la catholicité avait plongé dans la consternation les catholiques du monde, mais fort heureusement la dépêche démentissant cette nouvelle et en expliquant la provenance n'a pas tardé à arriver.

Cette erreur, qui a pour ainsi dire bouleversé le monde entier, venait d'une faute commise en déchiffrant un télégramme deRome, reçu à la nonciature et qui avait été immédiatement communiqué au gouvernement espagnol. Cependant cette nouvelle transmise semi-officiellement s'était répandue comme une trainée de poudre par l'univers entier. Dans toutes les grandes villes les quotidiens avaient publié imprudemment, des extras.

Madrid, 14. — Les faux rapports concernant la prétendue mort du pape sont venus d'un télégramme envoyé à un attaché de la Nonciature lui annonçant la mort de son père, on avait employé le mot "papa" qui signifie également "pape" ou "père". L'attaché comprit que le pape était décédé, il communiqua immédiatement la nouvelle au premier ministre Canalejas qui la transmit aux reporte rs, par cette voie elle ne tarda pas à faire le tour du monde entier. L'erreur ne fut découverte qu'au retour du nonce papal qui était absent quand la dépêche arriva.

LES EVENEMENTS DE LA SEMAINE A TRAVERS LE MONDE

MISSION FRANCAISE EN AMERIQUE.

La délégation chargée d'offrir aux Etats-Unis le buste de la France partira du Havre à bord du nouveau paquebot "la France" le 20 avril.

Paris, 16. — La mission française qui doit apporter aux Etats-Unis le buste en bronze de "La France", d'Auguste Rodin, qui sera placé, en juin, à la base du monument élevé à la mémoire de Champlain, s'embarquera le 20 avril sur la "France." Ce sera le premier voyage à New York du nouveau paquebot de la Compagnie générale transatlantique.

La délégation qui aura à sa tête M. Gabriel Hanotaux, membre de l'Académie française et ancien ministre, comprendra entre autres personnalités MM. René Bazin et Etienne Lamy, de l'Académie française, Ferdinand Cormon, président de l'académie des beaux-arts, le général Brugère, le comte de Rochambeau, Louis Barthou, ancien ministre, le général Lebon, Gabriel Jafray, secrétaire du comité franco-américain, J. Dal Piaz, directeur général de la Compagnie générale transatlantique. Le comte Charles de Chambrun représentera le premier ministre, M. Poincarré, à la cérémonie de présentation.

Parmi les dames qui accompagneront la mission, se trouvent la comtesse de Rochambeau, Mme Bazin, femme de l'académicien et Melle Brugère, fille du général. Les grands quotidiens français enverront également des représentants spéciaux avec la délégation en l'honneur de laquelle s'organisent déjà de nombreuses réceptions aux États-Unis et au Canada.

M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington, s'est chargé de l'organisation du séjour de la mission en Amérique, avec l'aide de M. Frédérick Coudert de New York et de M. Dandurand, sénateur du Canada.

Le paquebot la "France" amènera en même temps une importante délégation française qui prendra part au congrès de la Croix Rouge, à Washington.

NELSON OU FORT CHURCHILL?

Ottawa, 16. — Le gouvernement demandera bientôt des soumissions pour la construction de la deuxième partie du chemin de fer de la Baie d'Hudson.

On saura alors lequel des deux ports Nelson ou Fort Churchill sera choisi comme terminus de ce chemin de fer.

Le ministre des chemins de fer visitera le tracé l'été prochain.

L'IMMIGRATION DANS LE MANITOBA.

Winnipeg, 16. — L'immigration nous venant des Etats-Unis par le port d'Emmerson, Man., pour le mois de mars, accuse une augmentation de cent pour cent sur le mois correspondant de l'an dernier, d'après le rapport de M. Bruce Walker, commissaire de l'immigration.

La valeur de ce que les Américains ont apporté en notre pays se chiffre dans les neuf millions.

NOUVELLES BREVES.

La Principauté de Monaco offre au gouvernement de la France un hydroplane destiné au service de la marine française.

On mande de Brandon, Man., que la rivière Assiniboine a débordé [illegible] à 7 pieds au-dessus de son niveau ordinaire, et qu'elle inonde tous les alentours.

On affirme que l'empereur d'Allemagne se prépare à faire une visite en Angleterre, en juin prochain et qu'il y sera l'hôte de lord Lonsdale.

CURIEUX PRESSENTIMENTS DU PAPE PIE X.

Particularités du chiffre 9, dans la vie du Souverain Pontife.

Le Saint-Père, au cours d'une entrevue avec un prélat, lui avait prophétisé, il y a quelque temps, qu'il ne règnerait pas plus de neuf ans: "J'ai été, disait-il, neuf ans vicaire, à Tombolo, 1858 à 1867; neuf ans curé de Salanazo; neuf ans chanoine de Trévise, 1875 à 1884; neuf ans évêque de Mantoue, 1884 à 1893; neuf ans Patriarche de Venise, 1894 à 1903, et enfin je serai neuf ans pape." Aurait-on pris occasion de ces curieuses coincidences pour lancer la dépêche annonçant la mort du Souverain Pontife?

L'IMMIGRATION VERS L'OUEST.

Montréal, 16. — Le spectacle le plus curieux s'offre depuis quelques jours aux voyageurs qui assistent à des défilés interrompus de personnes aux types les plus disparates, vêtus de la façon la plus bizarre, des femmes fortement charpentées, des bambins à l'oeil curieux. Ce sont les futurs citoyens du Canada venant de toutes les parties de l'Europe. La Grande Bretagne est largement représentée, mais l'Allemagne, la Norvège, la Pologne, la Russie comptent d'innombrables sujets. Tous paraissent ce que l'on est convenu d'appeler des colons désirables, il y a peut-être des exceptions, mais en tous cas, on semble avoir fait un choix judicieux des nouveaux colons.

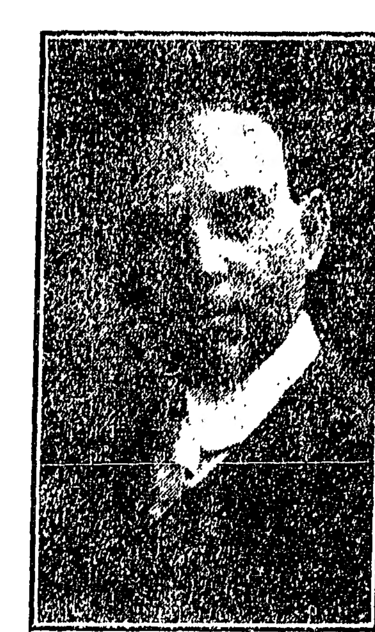
Les fonctionnaires de la gare Windsor, d'où la très grande majorité des étrangers partent pour l'Ouest, se plaisent à dire que les nouveaux arrivés sont des plus recommandables, à en juger par leur conduite et à leurs manières.

Deux convois spéciaux du Pacifique Canadien sont arrivés entre sept et huit heures, hier soir, transportant les passagers du paquebot "Viginian", arrivé hier à St-Jean. Comme les précédents, ces voyageurs vont s'établir dans l'Ouest.

UNE PRECIEUSE RECRUE POUR LES PARTISANS DE PHILIPPE VIII.

Paris, 16. — Le parti monarchiste vient de rallier à sa cause un ancien ministre républicain, M. Emile Flourens. Cette adhésion, apres celle de MM. Jules Lemaître et Paul Bourget, du général Donop, ancien commandant de corps d'armée et du général Bonnal, ancien directeur de l'école supérieure de guerre, réjouit les partisans du duc d'Orléans, que l'on l'on désigne sous le nom de Philippe VIII.

M. Flourens donne, dans un article paru dans le "Soleil", son adhésion définitive à la Monarchie en stigmatisant l'attitude de la presse républicaine française à l'égard de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Angleterre.



HON. C. W. CROSS, EX-PROCUREUR-GENERAL D'ALBERTA.

Une rumeur persistante dans les cercles politiques de la capitale laisse entendre que l'hon. C. W. Cross serait appelé prochainement à faire de nouveau partie du gouvernement d'Alberta en qualité de Procureur-Général.

Peu après sa nomination, l'hon. C. W. Cross se présenterait devant ses électeurs d'Edmonton pour faire ratifier le choix du premier ministre. L'élection partielle nécessitée par cette nomination aurait lieu vers le milieu du mois de mai.

L'hon. C. W. Cross a contribué dans une large mesure, durant les premières années qui suivirent la création de la province d'Alberta, à faire à celle-ci l'une des premières places dans la Confédération canadienne. Une large part dans la prospérité actuelle de l'Alberta est son oeuvre. Il n'y a aucun doute que sa réélection comme Procureur-Général sera pour lui un véritable triomphe.

On affirme également que le député de Sturgeon, l'hon. M. Boyle sera nommé ministre des Municipalités.

22 et 23 mai: Convention de langue française d'Alberta à Edmonton

24 au 30 juin 1912: Congrès national du Parler Français à Québec

Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

Mademoiselle Millions

13

—Nous n'avons pas le temps, répondit son mari; M. Rambert, en invitant Elise, me prie de fixer, courrier par courrier, la date de mon arrivée, à cause de ces affaires qu'il faut que je règle avec lui sous huit jours.

Et Elise partit avec son père.

Germain n'était donc point informé de sa venue. M. Rambert n'avait nul motif de la lui dire. Sa fille lui avait laissé ignorer le nom de la personne avec laquelle son ingénieur était engagé. Il n'avait pas pensé, alors, à lui demander, non plus qu'à Danglefer, quand celui-ci lui avait dit n'être plus libre, car, dans cette réponse, il n'avait vu qu'une défaite, non une certitude. Aymeric était, de par son métier, habitué à un discret silence. De plus, le secret de son camarade qu'il avait fini par surprendre, le mettait vis-à-vis de lui dans une situation délicate puisque, l'ayant pénétré par subterfuge, il l'avait livré à Luce. Mademoiselle Philomène n'était pas au courant, et Luce n'aurait pas été dévoiler à Germain ses plans machiavéliques. Il ne fut donc nullement prévu de l'arrivée de sa fiancée.

L'eût-il connue? le désir de madame Bréchard l'ayant emporté, eût-il été consulté sur ce point que la réponse à faire l'eût bien embarrassé.... Il ne croyait pas que Luce eût pénétré le nom de celle qu'il devait épouser. D'un autre côté, en empêchant Elise de venir, il eût dû, pour cela, lui donner un motif et l'honneur lui interdisait, lui avait-il semblé, de livrer, même à sa fiancée, le secret d'une autre femme. Il eût été aussi un peu confus qu'Elise en sût les circonstances, et apprit qu'il avait failli être un jouet dans les mains de Luce qui avait pris plaisir à le mettre à l'épreuve.

Il était donc bien résolu à se taire absolument sur cet épisode de lorsqu'il reverrait Elise, et il ne se doutait pas, ayant été empêché par son service d'aller à Paris depuis trois semaines, que le moment en fût si proche.

Luce s'était promis un premier plaisir du coup de théâtre de l'arrivée d'Elise, et l'après-midi où elle l'attendait, elle retint malicieusement Germain un peu après le déjeuner, pour lui faire corriger un dessin entrepris uniquement dans ce but.

Il le faisait d'assez mauvaise grâce, mais sans vouloir s'y refuser ni mettre aucun tort, de son côté, lorsqu'une voiture s'arrêta devant le perron.

—Ah! fit Luce, les voici!

—Qui donc? dit Germain, une visite? je me sauve.

—Non, c'est M. Bréchard; ne saviez-vous pas qu'il devait venir aujourd'hui?

—Si, répondit Germain, très calme, mais je croyais que c'était à cinq heures.

Il donna un dernier trait au dessin de Luce et se leva.

Juste à ce moment, Elise entrait, précédant son père. Luce regarda vivement les fiancés; elle vit la jeune fille rougir prodigieusement; pas un muscle du visage impassible de Germain ne bougea. Pourtant, un nuage de contrariété passa sur ses traits.

M. Bréchard s'avança et, avec sa politesse toujours un peu en guirlandes, dit à Luce:

—Mademoiselle, je vous amène, comme vous l'avez désiré, ma fille, heureuse de répondre à l'honneur que vous lui faites.

—Ne parlons pas d'honneur, monsieur, dit Luce, charmante, parlons du plaisir réciproque de deux bonnes amies qui se retrouvent, n'est-ce pas, Elise? ajouta-t-elle en l'embrassant.

XVIII

Les deux ou trois premiers jours se passèrent sans encombre, Luce préparait ses batteries et entendait mettre ses victimes en confiance. Jamais elle n'avait été plus enjoleuse, plus aimable, et Elise, avec sa nature simpliste, se laissait prendre à toute cette bonne grâce. Germain, qui ne voyait guère les jeunes filles qu'aux repas, s'en apercevait et s'en alarmait. Il eût voulu mettre sa fiancée en garde, mais comment? Il n'osait lui dire un seul mot en particulier, de peur de se trahir, pas davantage lui écrire. A peine se permettait-il de la regarder à la dérobée un peu tendrement ou, le soir, en quittant le salon, Luce l'ayant habituée à lui serrer la main, à prendre celle, qu'à l'instar de sa campagne, Elise lui tendait, timide, et à la presser dans la sienne. Elise gardait la même réserve; pourtant, Luce, sachant leur secrète entente, et la devinant dans leurs propos les plus indifférents, dans leurs actes les plus insignifiants, en ressentait au coeur une cruelle morsure de la jalousie qui, peu à peu, l'exaspérait et à laquelle, bientôt elle ne saurait plus résister.

Ce moment arriva.

Un matin, lorsque, suivant la coutume, avant le déjeuner, Germain entra au salon et échangea avec les jeunes filles l'habituel "shake-hand", Luce s'écria tout haut, avec un ricanement:

—Dites donc, ne serrez pas si fort les doigts d'Elise, vous les meurtrisez, grâce à cette bague nouvelle qu'elle a depuis quelque temps.

Elise, à ce moment, devint très rouge et Germain très pâle, car il eut conscience que Luce avait deviné.

Alors, le feu fut aux poudres, et, avec ses manières doucereuses Luce ne manqua pas une occasion de taquiner Germain ou de tourner Elise en ridicule.

La jeune fille se taisait-elle, Luce disait:

—Savez-vous, monsieur Danglefer, qu'Elise m'inquiète; elle n'ouvre pas la bouche, ce n'est pas naturel. Et c'est surtout quand vous êtes là que ce silence le prend comme une fièvre. Est-ce donc vous qui lui faites peur ainsi?

Ou bien la jeune fille émettait-elle une opinion craintive:

—Ecoutez tous, disait Luce; c'est la sagesse même qui parle; vous êtes habituée à entendre la folie, cela vous changera.

Un jour, elle prétendit qu'Elise, qui avait fort peu de cheveux, en paraissait dépourvue parce qu'elle les serrait horriblement. Sous prétexte de les faire bouffer, comme le voulait la mode, elle enleva plusieurs épingles de la coiffure de mademoiselle Bréchard dont le petit chignon, insuffisamment attaché désormais, s'écroula. Quelques mèches courtes et rares tombèrent sur les épaules de la pauvre fille.

—Ah! dit Luce, s'excusant, que je suis donc maladroite! pardonnez-moi, Elise, du reste, l'accident sera vite réparé.

Et rassemblant d'une main la torsade défaite et, de l'autre, enlevant son propre peigne, Luce s'en servit pour assujettir solidement la coiffure de son amie.

A leur tour alors, ses cheveux abondants, délivrés de l'entrave de la fourchette d'écaille, se déroulèrent et, tombant jusqu'à ses genoux en un flot rutilant, doré, éblouissant, la couvrairent d'un manteau. Elle les éparpilla d'un mouvement de tête plein de coquetterie, puis, feignant la confusion:

—Bon! dit-elle gaiement, me voilà punie par où j'avais péché et, pour avoir osé toucher à l'édifice de votre coiffure, la mienne s'effronde. Sauvons-nous, ma pauvre Elise, sauvons-nous, pour remettre les choses en l'état; sinon ces messieurs, qui ne sont pas l'indulgence même, diront que nous transformons l'appartement en salon de coiffure pour dames.

Car tout cela se passait strictement en présence de Germain, aux rares moments où il était là. Dans l'intervalle, Luce faisait grâce à la douce Elise qui, simple, confiante, timide, ne savait que penser de ces étranges sautes d'humeur.

Bien que Luce eût soutenu à son père que leurs environs étaient dépeuplés, elle avait quand même retrouvé quelques relations de l'été précédent et, sous prétexte d'amuser Elise, les attirait à Braulx, M. Rambert lui donnait toute liberté.

Elle avait choisi pour cela les personnes les moins sérieuses et celles qui acceptaient le plus servilement sa domination, soit qu'elles fussent vis-à-vis d'elle dans une situation notoirement inférieure, au point de vue de la fortune ou de la considération, soit qu'elles espérassent tirer quelque parti de la sympathie que Luce leur témoignait.

Parmi les premières étaient une mère et ses deux filles, sans fortune, à marier; une dame, écervelée de la plus belle eau, dont la réputation avait déjà subi quelques accrocs. Et, parmi les secondes, on comptait une respectable douairière, qui espérait marier Luce à son petit-fils, deux jeunes ménages qui voulaient s'amuser à tout prix; enfin, brochant sur le tout, quelques jeunes gens, de ceux que Luce attirait, comme la lumière les papillons, et dont elle était partout entourée.

Avant de mettre son voisinage, comme elle disait, en rapport avec mademoiselle Bréchard, perfidement elle l'avait prévenu.

—Vous trouverez chez moi une jeune personne, fille d'un des premiers employés de mon père. Elle vous prouvera que la traditionnelle provinciale n'existe pas qu'en province. Elise Bréchard est une provinciale de Paris et il n'y en a pas de plus réussie. Elle vous amusera, vous verrez!

Cette phrase avait suffi pour que le mot d'ordre fût donné, mademoiselle Bréchard était indiquée comme plastron de la société, et Luce donnait l'exemple, on ne la ménageait pas.

A chaque réunion c'était, sous des airs mielleux, des paroles sucrées, des plaisanteries perfides qui bouleversaient la pauvre fille. Elle ne savait qu'en croire et lorsque, dans sa simplicité et son ignorance des habitudes mondaines elle prenaitpour argent comptant les propos qu'on lui adressait, de furtifs sourires lui témoignaient qu'elle avait eu tort. Et pourtant elle ne pouvait se plaindre qu'on lui manquât d'égards; toutes ces méchancetés subtiles étant enveloppées de politesse comme le sucre entoure une pilule pour masquer la vue et, au premier goût l'amertume du médicament.

Le sens de ces petites scènes n'échappait pas à Germain, mais il était condamné à se morfondre de rage impuissante, n'ayant pas qualité avouée pour intervenir, et les nuances, indiquées plutôt qu'affirmées, de ces moqueries sournoises, empêchant une méditation brulante. Cette dernière raison était sans doute aussi le motif de l'abstention de mademoiselle de Sainte-Perelle; elle se contentait d'opposer à l'attitude de sa nièce le silence le plus désapprobateur, auquel celle-ci ne semblait point prendre garde, et elle redoublait envers Elise de prévenances affectueuses et encourageantes. Aymeric se taisait. Il était visible que le jeu de Luce n'avait pas son assentiment, mais, qu'eût-il été se mêler de défendre mademoiselle Bréchard alors que celui qu'il savait son fiancé ne le faisait point? Il restait donc sur une réserve plutôt réprobatrice qui agaçait Luce, habituée à sa perpétuelle admiration,et dont elle avait plusieurs fois cherché à triompher, mais sans le moindre succès. Aymeric, faible devant elle, n'avait pourtant pas voulu s'associer à ses taquineries.Quant à M. Rambert, il ne s'apercevait de rien. Rarement il était chez lui et, lorsqu'il s'y trouvait, il s'absorbait dans un journal, une revue, voire même ses propres réflexions et ne prêtait aucune attention à ce qu'il appelait, avec un dédain souriant: les enfantillages de ces demoiselles.

Luce conviait souvent son voisinage à déjeuner ou à dîner et, après, elle retenait de son mieux Aymeric et Germain pour l'aider à faire les honneurs. Danglefer qui, d'ordinaire, esquivait ces instances, y cédait, maintenant, autant que son travail le lui permettait, non seulement pour être rapproché de sa fiancée, mais encore pour ne pas la laisser seule livrée aux taquineries de mademoiselle Rambert.

C'est ainsi qu'un jour, Luce ayant organisé un tennis, et l'ayant supplié d'y prendre part, il s'était laissé faire violence.

Toutes ces dames, tous ces jeunes gens, jouaient avec habileté.

Elise ne savait pas tenir une raquette. Luce, de force, lui en mit une dans la main. La douce enfant n'osant, par déférence et par politesse, se défendre davantage, essaya de jouer. Elle fut d'une maladresse qu'expliquait son inexpérience et que sa simplicité aurait sauvée du ridicule sans les réflexions mordantes par lesquelles on la soulignait. Derrière elle, un de ces messieurs contrefaisait le geste gauche avec lequel elle tenait sa raquette, et lorsqu'elle lançait un grand coup démesuré, qui passait régulièrement à côté de la balle mal présentée, tous les assistants pouffaient de rire.

Germain en souffrit tellement que, sous le prétexte d'apprendre à Elise à jeter sa balle, il s'approcha d'elle, chose que, par prudence, il ne se permettait jamais, et, très vite, lui murmura à l'oreille:

—Ne jouez donc plus, on se moque de vous.

Elise le regarda de ses grands yeux tristes où roulaient des larmes; il allait ajouter quelque chose lorsque Luce, qui ne les perdait pas de vue, s'écria:

—Eh! là-bas, pas d'aparté, pas de bêtises! on a confié cette enfant à ma sagesse, j'entends la rendre à ses parents telle qu'on me l'a donnée aussi je la surveille.

Tout le monde rit et Germain resta un instant déconcerté, mais bientôt il reprit:

—L'aparté n'est pas dangereux, demoiselle, je conseillerais seulement à mademoiselle Bréchard de ne plus assumer, par son jeu inhabile, le rôle ingrat de vous récréer à ses dépens.

—Peut-on dire! fit Luce vexée de se sentir devinée et battant en retraite, comme chaque fois, devant l'autorité de Germain. Nous rions parce que nous sommes gais, nullement à cause de l'inexpérience d'Elise; nous avons tous passé par là à nos débuts et serions mal avisés de nous en moquer. Il faut avoir l'esprit rudement tordu pour voir ainsi le mal où il n'est pas.

Germain ne répliqua point, car Elise étant venue se rasseoir, son but était atteint, mais sa colère se traduisit dans la partie qui suivit immédiatement et le mit en face de mademoiselle Rambert.

Il joua avec rage, avec fureur, lui faisant volontairement des coups impossibles, jetant la balle suivant les règles, mais à des hauteurs invraisemblables, augmentant, autant qu'il était en son pouvoir, la peine et la difficulté de son jeu. Elle tint bon, lutta avec la même passion, la même "furia", la même surprenante adresse et c'était un spectacle haletant que celui de ces deux joueurs, véritable duel où pas un ne cédait à l'autre.

La victoire resta au camp de Germain. Luce, à son tour vint se rasseoir et fut accueillie par des acclamations.

—Quelle joueuse! Quelle belle joueuse! Il ne vous a pas ménagé, Danglefer! mais vraiment il semblait que c'était pour vous faire valoir.

A ce mot si contraire à sa pensée, Germain regardait Elise et la trouva plus triste encore... Il devina pourquoi.

Luce menait double campagne. En même temps qu'elle essayait de ridiculiser Elise aux yeux de Germain, elle cherchait à persuader la jeune fille d'une admiration profonde de son fiancé pour elle-même, et d'une sorte d'entente entre eux. Pour cela, à tous moment elle le regardait en souriant, lui faisait même parfois, à propos de rien, de petits signes d'intelligence, l'entraînait dansles coins pour lui dire bas, avec ses plus chauds regards, des choses insignifiantes, et lorsque Germain, forcé de lui parler, était assez loin d'Elise pour que celle-ci ne pût l'entendre, elle affectait, à ses paroles, toujours banales, pourtant, de rire, de le démentir mollement, comme une coquette à un compliment ou à un aveu d'amour.

Cela faisait visiblement souffrir Elise, et Germain, qui s'en rendait compte, enrageait de ne pouvoir causer avec elle assez longtemps pour la détromper. Parfois il avait envie d'écrire à M. Bréchard de venir chercher sa fille, mais justement l'atroce coquetterie de Luce l'en empêchait,

A suivre.

= Coin Feminin =

CAUSERIE FEMININE

LA FEMME DU CULTIVATEUR.

La prospérité de l'exploitation agricole, de la plus importante comme de la plus modeste, dépend beaucoup de la compagne du cultivateur. Les qualités de la femme, sa capacité, son influence morale sur l'homme, sa coopération effective font l'avenir de la maison et de la famille.

A l'homme, le rôle des initiatives, de rechercher, de préparer la meilleure méthode de recettes. A la femme, le soin de veiller à leur avantageuse réalisation, d'en adroitement contrôler, quelquefois d'en habilement diriger la bonne utilisation, d'en empêcher l'écoulement en d'infructueuses dépenses, d'instituer enfin les petites économies qui font plus tard les fortunes.

On s'est lié pour unir dans l'affection les efforts vers un même but: travailler, se rendre utiles à la société, élever une famille, donner les moyens faciles à chaque enfant de s'établir et enfin, jouir tranquillement plus tard d'un repos vaillamment gagné. Dans une commune entente, une action savamment équilibrée, une intelligente répartition des charges du travail, le ménage obtient la satisfaction de chaque jour du devoir accompli et de la bonne production de ses efforts.

L'action de la femme est le pivot de la bonne marche de la maison. Pénétrée de l'importance de son rôle, elle le tient avec énergie, entendement et adresse.

Il s'agit d'abord de maintenir l'homme attaché à son foyer. Pour cela la bonne tenue et l'ordre doivent y régner. La bonne ordonnance et une minutieuse propreté sont la constante préoccupation de la ménagère; elle a une place pour chaque chose et chaque chose est à sa place. Elle sait rendre son intérieur riant, confortable même dans les plus modestes situations.

Au retour des champs le cultivateur se presse de regagner sa demeure où l'attend l'accueil qu'il sait toujours affectueux. Il se plaît dans un ménage reluisant de propreté. Satisfait de tant d'ordre, d'efforts pour lui être agréable et pour coopérer à l'oeuvre commune, il a de plus en plus à coeur de contribuer lui aussi au bonheur familial, à la prospérité de la maison.

La bonne tenue du ménage est la science de la femme pour se mieux attacher son mari.

Tout en lui laissant l'autorité de la direction, elle sait, sans ostensiblement empiéter sur les prérogatives du maître, s'intéresser à ses travaux, lui donner, par ses avis, une aide morale toujours acceptée; c'est ainsi que dans les ménages bien unis les moindres décisions sont prises de concert, après une causerie préliminaire, toujours fructueuse.

La femme du cultivateur se réserve les petits travaux journaliers d'intérieur de ferme, elle en prend la responsabilité, afin d'enlever à son mari un souci qui pourrait le détourner de son objectif qui doit toujours être le principal: le travail de la terre. Un travail fait en son temps, à son heure, est mieux achevé, donc plus profitable, que les travaux bâclés à la hâte, qu'il faut faire exécuter quand il n'est plus possible de retarder.

Le rôle de la fermière ainsi compris est vaste: il lui faut, tout en élevant et soignant ses enfants préparer ou veiller à la préparation soignée de la nourriture, toujours servie à heure fixe, point essentiel de la régulière marche de la maison. Toujours en éveil avant l'aube jusqu'à la nuit, pour avoir sur la ferme ce coup d'oeil de tous les instants, elle saisit et redresse, à l'occasion, le moindre détail du travail intérieur et des soins donnés au bétail; elle doit encore vaquer aux mille petites besognes d'un ménage bien tenu, blanchir le linge, entretenir les vêtements dans une profession où il y a tant d'occasion de salir et d'abîmer, car la propreté du linge et des vêtements est le reflet de la bonne tenue du ménage.

Ajoutez à toutes ces charges le soin ou la surveillance de l'étable, le travail de laiterie, l'élevage de la volaille, tout cet ensemble de labeur intérieur qui constitue la recette que nous appelons le profit.

On ne saurait croire de quel secours est ce profit, produit direct du travail de la femme, dans les ménages où celle-ci est économe et travailleuse. Combien sont nombreux les cas où ces recettes ont aidé la famille à traverser de difficiles passages.

Dans des ménages d'ouvriers, la femme fait face avec le profit qu'elle tire de sa vache, de sa basse-cour, de journées quelquefois faites chez les autres, aux dépenses du ménage, laissant presque intact le salaire de son homme travaillant et nourri dans les fermes. Ce salaire économisé avec de dures privations sans doute, arrondit chaque année le lopin de terre dont le rapport fait ainsi boule de neige et constitue la petite fortune après de longues années de labeur.

Cette faculté innée d'économie du paysan constitue l'une des bases, la meilleure, la plus solide, de la vitalité, de la prospérité, des inépuisables ressources d'un pays.

Qu'on juge donc par là ce qu'est dans ces résultats, la part de la femme, et combien il faut être reconnaissant de son travail, de sa vie de dévouement et d'abnégation...

UN EVENEMENT MEMORABLE.

Les grands chefs du parti libéral de toutes les provinces du Canada se réuniront le 29 mai à un banquet à l'hôtel Windsor.

Montréal, 16. — Un des évènements les plus notoires dans l'histoire du parti libéral dans la province de Québec, sera le banquet du 29 mai à l'hôtel Windsor auquel les hommes les plus influents du parti, dans toutes les provinces, seront présents.

Sir Wilfrid Laurier, les quatre premier ministres libéraux de Québec, Nouvelle-Ecosse, Saskatchewan et Alberta, ainsi que M. Rowell, chef de l'opposition dans Ontario et les autres chefs de l'opposition dans les différentes provinces ont été invités et il est presque certain qu'ils y assisteront. On compte sur 500 personnes.

Sir Wilfrid, très probablement, lancera un manifeste aux libéraux. Le banquet aura lieu sous les auspices du Club de Réforme de Montréal.

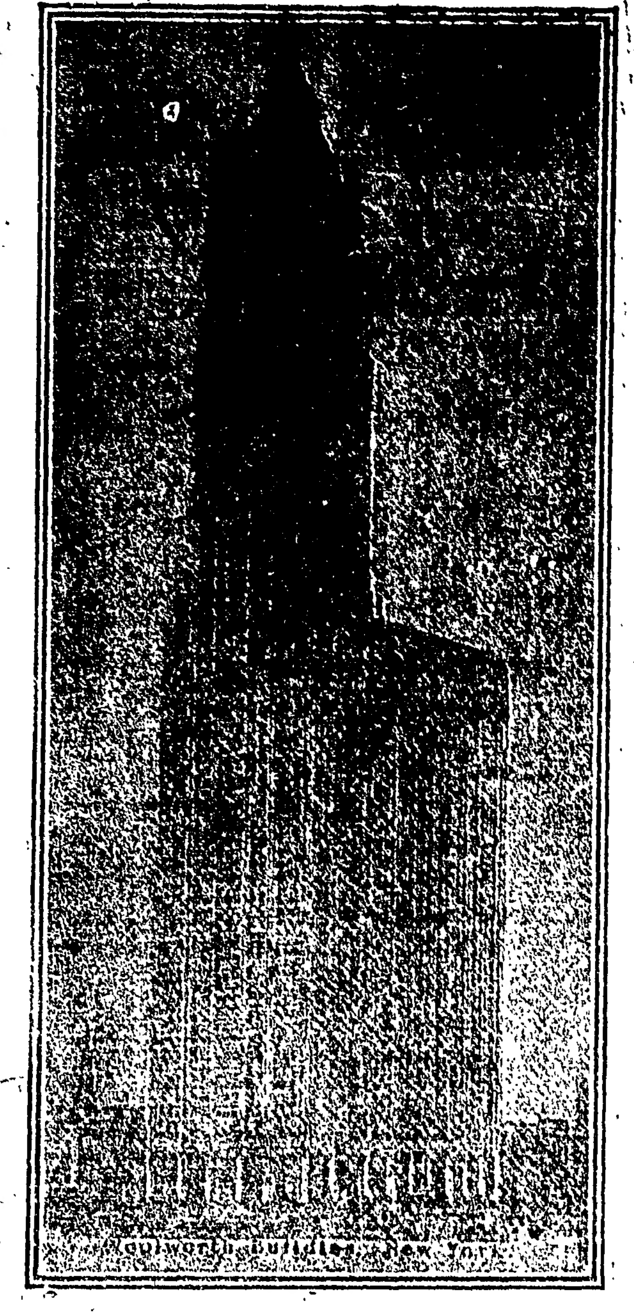
LA MARINE CANADIENNE.

Une commande de deux super-dreadnoughts.

Montréal, 16. — L'organe du gouvernement, à Québec, annonce aujourd'hui que le Canada commandera deux cuirassés du type super-dreadnought tandis que la question de la marine canadienne est encore en discussion avec l'amirauté britannique.

Dans les milieux politiques, on est d'avis que la publication de cette nouvelle a pour but de tâter l'opinion dans la province de Québec.

Dans cette province, on a été, jusqu'à présent, hostile aux projets tendant à la fondation d'une marine canadienne ou à la participation du Canada à la construction d'unités destinées à la marine anglaise.



La plus haute maison du monde qui sera prochainement construite a New-York

LE CANAL DE PANAMA.

Son exploitation coûtera probablement $31,000,000 par année au gouvernement américain.

Washington, D. C., 16. — Le gouvernement américain devra verser 31 millions par année pour l'exploitation du canal de Panama. $4,500,000 iront pour les réparations et les dépenses courantes; $11,500,000 pour l'intérêt sur le capital engagé dans la construction et $15,000,000 pour l'entretien d'une force militaire pour la protection du canal.

Ces estimés ont été donnés par M. E. C. Johnson, commissaire spécial du canal.

LE BANQUET ROBLIN.

Une brillante fête. — Plus de mille convives—Plusieurs toasts sont prononcés.

Winnipeg, 16. — Plus de mille convives représentant toutes les nuances de l'opinion et comprenant une délégation de l'Est du Canada assistaient ce soir au banquet offert au premier ministre Roblin à l'occasion de son trentième anniversaire de vie publique.

Le banquet était présidé par l'hon. R. O. Rogers, ministre de l'Intérieur. Parmi les orateurs qui répondirent aux différents toasts on remarque: Dr. Roche, M. P., P. E. Lamarche, M.P., J. M. A. Atkins, —L'Empire— l'hon. Martin Burrell et Armand Lavergne, "Le Canada", Les Hons. Colin Campbell et G. R. Caldwell "Les Provinces", Louis Coderre, M.P., Arthur Meighen, M.P., Georges Bradbury, M.P., Sanford Evans et Dr. Montagne.

On présenta une magnifique adresse au premier ministre qui fit une éloquente réponse.

LE PRINCE DE GALLES EST SURNOMME "LE MOME FROMAGE" PAR GAVROCHE.

Paris, 16. — La population parisienne s'intéresse beaucoup au séjour du prince de Galles dans la capitale. Toutefois, elle trouve bien restreint le programme suivi par le jeune prince et dressé, par son mentor, le professeur Escoffier, de l'Ecole des Sciences politiques. Montmartre n'y figure que comme endroit où "on découvre, de la terrasse du Sacré-Coeur, le plus beau panorama de Paris. Avec cela, des visites à l'Arc de Triomphe, à l'Institut Pasteur, aux châteaux de Versailles, Fontainebleau, Compiège et Chantilly. Des théâtres, le prince ne connaîtra que la Comédie Française et, de son répertoire, que quelques pièces classiques choisies avec soin.

L'héritier à la couronne d'Angleterre est à Paris sous le nom de comte de Chester. Aussi, Gavroche, en qui ce nom éveille l'idée d'un aliment renommé pour son arôme et sa saveur l'a-t-il baptisé le "môme fromage."

DE PARIS A PEKIN EN AEROPLANE.

Paris, 16. — Le projet d'une course Pékin Paris en aéroplane lancé par le "Matin" n'est nullement repoussé par les aviateurs comme chimérique.

—Vous pouvez être sûr, déclare Blériot, que ce voyage est parfaitement réalisable. Où l'automobile a passé passera bien mieux l'aéroplane.

Il fait, là, allusion à la course Pékin-Paris en automobile, qui eut lieu en 1907.

—Ce qu'il faut trouver, a ajouté Blériot, ce sont les hommes ayant l'endurance et l'énergie nécessaire pour effectuer ce long voyage."

Il a déclaré, en outre, qu'il avait parmi ses pilotes, deux hommes capables d'accomplir cet exploit.

M. Duperdussin, le constructeur bien connu, estime que le voyage peut être effectué et demande quand il sera entrepris.

Le célèbre Védrines a écrit au "Matin" pour annoncer qu'il était prêt à prendre part à cette épreuve sensationnelle et qu'il avait déjà trouvé un compagnon de voyage.

L'aviateur Morane, après avoir étudié sur la carte la route à suivre et pris en considération la possibilité des ravitaillements, le long de la ligne du chemin de fer transibérien, est revenu de sa première opinion et se déclare convaincu que l'épreuve peut être tentée avec des chances de succès.

L'aviateur Borel est encore plus affirmatif quant à la possibilité du voyage et se déclare prêt à prendre part à la course.

LE PATRIOTISME, EN FRANCE, EST PLUS VIVACE QUE JAMAIS.

Paris, 16. — Le budget de la France pour l'année 1913, a été soumis à la Chambre des députés, aujourd'hui. Les crédits destinés à la défense Nationale dépassent de $16,000,000, ceux de 1912.

Les dépenses totales du gouvernement français, en 1913 seront de $932,033,000, soit $33,000,000 de plus qu'en 1912.

On remarque que le patriotisme est plus vivace que jamais. Des souscriptions vont assurer une puissante flotte aérienne à la France.

ATWOOD VEUT TRAVERSER L'ATLANTIQUE EN AEROPLANE

Boston, 16. — L'aviateur Harry Atwood, qui se propose de traverser l'Atlantique en aéroplane l'été prochain, est actuellement à Washington. Il croit que le gouvernement le fera accompagner par des croiseurs ou des contre-torpilleurs. Atwood veut quitter Boston pour se rendre à Saint-Jean, il montera de nouveau dans l'espace avec l'espoir d'atteindre l'Angleterre. Il s'agit d'une course de 1,900 milles.

LA QUESTION DES ROUTES EN SASKATCHEWAN

POURQUOI LE GOUVERNEMENT SCOTT DOIT ETRE MAINTENU AU POUVOIR.

Poursuivant la réalisation de son programme des bonnes routes le gouvernement de Saskatchewan dépensera, cette année, quelques millions de dollars pour améliorer les routes dans toute municipalité de la province dont le Conseil consentira à collaborer à cette oeuvre d'utilité publique.

Plus que cela le Gouvernement Scott fera exécuter des travaux supplémentaires dans toute municipalité ayant déjà affecté des crédits pour cette fin et la somme ainsi dépensée sera égale au montant de ces crédits.

La population rurale de la Saskatchewan appréciera grandement cette louable initiative prise par l'hon. M. Scott et ses collègues.

C'est ainsi que dans l'espace de deux à trois ans $5,000,000 seront employés à l'amélioration des chemins provinciaux et des ponts. Ces millions étant prélevés sur le compte capital, la subvention ordinaire pour l'amélioration des routes, fournie sur le revenu courant, n'en sera pas moins continuée. Cette année même les subventions, ainsi servies aux municipalités rurales, seront augmentées d'une façon appréciable et il est probable que si le gouvernement Scott sort victorieux des prochaines élections provinciales ces subventions seront encore accrues.

De tels crédits affectés à l'obtention de meilleures routes auront une influence considérable sur les conditions de vie des fermiers de Saskatchewan. Avec des routes meilleures et plus nombreuses les fermiers pourront plus facilement expédier leurs produits. **Les frais de transport aux élévateurs étant notamment réduits il s'en suivra que l'initiative du gouvernement Scott aura pour résultat direct de rendre le fermier plus prospère.**

Un autre effet de cette entreprise provinciale sera de fournir un travail rémunérateur à de nombreux fermiers désireux de gagner de l'argent en dehors des travaux de la ferme.

Les $5,000,000, dont nous parlons plus haut, devant être répartis sur un exercice de 2 à 3 ans, on peut prévoir que durant le cours de l'année 1912 $2,100,000 seront dépensés en Saskatchewan pour l'amélioration des routes; cela, encore une fois, si le gouvernement Scott est maintenu au pouvoir; nous devons ajouter que de cela personne ne doute.

Il est, en effet, impossible de songer sérieusement que les électeurs de Saskatchewan pourraient se montrer assez peu soucieux de leurs propres intérêts pour sub[illegible]ner, à Scott, Haultain, l'ennemi déc[illegible]ré de la Réciprocité.

LES TRAVERSIERS GRATUITS EN ALBERTA

Dans quelques jours tous les bacs employés dans la province d'Alberta pour traverser les rivières, là où n'existe pas de pont, seront gratuits de huit heures du matin à six heures du soir.

Le prix du passage, exigé de six heures du soir à huit heures du matin, sera semblable à celui qui, jusqu'à présent, était imposé pour le service de jour; c'est dire qu'il coûtera dorénavant deux fois moins cher aux voyageurs.

Nul doute que les fermiers d'Alberta accueilleront cette inovation avec une légitime satisfaction.

Nombreux, dans les régions nouvelles de colonis ion, les traversiers mis en service par la province étaient jusqu'à présent d'un usage fort onéreux pour les colons.

Nous apprenons de bonne source que cette décision du gouvernement Sifton est due, en grande partie, aux efforts répétés de l'hon. P. Ed. Lessard. Le député de Pakan, dont le com té possède de nombreux traversiers, a compris qu'il était injuste pour les colons de leur imposer une taxe aussi lourde et il n'a épargné aucune démarche pour leur obtenir justice.

Il nous fait plaisir de constater que ses efforts viennent enfin d'être couronnés d'un succès complet.

L'usage gratuit des traversiers contribuera certainement à la colonisation des régions nouvelles par les pionniers qui ne craindront plus des frais supplémentaires, en traversant les rivières pour aller s'y établir.

Le gouvernement Sifton, aussi bien que l'hon. P. Ed. Lessard ont droit aux félicitations unanimes pour cette heureuse mesure.

QUELS SONT LES AGITATEURS

Au cours d'une entrevue avec un journaliste montréalais, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal a prononcé d'éloquentes et admirables paroles sur l'union des races. Mgr Bruchési regrette les divisions qui se sont produites depuis quelque temps dans les diverses parties du pays et il déplore la présence de ces préjugés qui affaiblissent notre nation tandis que les forces et l'intelligence de toutes les parties du pays, de toutes les races et de toutes les religions devraient se concentrer pour travailler au développement de la patrie commune.

"Une nation divisée est déterminée à périr," dit Mgr Bruchési, répétant un adage vieux comme le monde.

C'est vrai, la division des religions et des races, le manque d'harmonie et les luttes intestines sont de nature à arrêter l'élan de notre jeune nation prospère et riche. Mais sur ce sol du Canada où nous sommes arrivés les premiers, dans ce pays dont nous avons été les pionniers et où l'Eglise Catholique fut la première à répandre les bienfaits de son influence, elle qui donna aux missionnaires et aux chevaliers français cet admirable courage de bráver les dangers et la mort, dans ce Canada où nous avons grandi, où nous nous sommes développés, que nous avons plus que toutes les autres races contribué à rendre plus vigoureux et plus puissant, qui a semé les premières semences de discorde, qui a réveillé les différents religieux, qui a soulevé les préjugés de religion, de langue et de nationalité si ce ne sont ceux qui n'ont jamais cessé de poursuivre leur oeuvre néfaste et qui la continuent aujourd'hui avec une âpreté nouvelle, avec un sectarisme persistant et inébranlable?

Qu'avons-nous dit, qu'avons-nous fait, nous les catholiques, si ce n'est pratiqué fidèlement notre religion là où la légitime liberté de le faire nous avait été accordée. Nous n'avons pas semé la révolte, mais nous avons continué à observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, nous n'avons pas cherché à anéantir les croyances protestantes pas plus qu'à les diminuer, mais nous n'avons pas non plus voulu abandonner ou trahir les principes que nous avions reçus.

Est-ce parce que nous restons fidèles à notre religion et à notre langue, parce que nous ne prétendons pas que l'on vienne supprimer aujourd'hui des droits qui nous sont donnés par la nature et que la loi nous a accordés, parce que nous vivons en paix entre nous sans chercher querelle à nos voisins et parce que nous insistons pour que l'on nous accorde le même respect que nous accordons aux autres, que l'on vient nous traiter de rebelles et de perturbateurs?

L'union des races pour le développement du pays, mais nous la demandons à grands cris. Le nom du Canada n'est pas plus cher au coeur d'un protestant qu'il ne l'est à celui d'un catholique: le Canadien-français ressentira l'outrage fait au pays avec autant d'indignation qu'en montrera l'Anglais et les progrès de la patrie commune seront aussi sensibles au coeur de l'un qu'au coeur de l'autre. Mais à côté de nous, catholiques paisibles et à la foi ardente à côté de protestants intègres et juste, il y a dans ce pays des gens qui ont voué aux catholiques et aux Canadiens-français une haine qui ne s'éteindra jamais et qui formentera toujours les querelles intestines.

Oui, nous la voulons, l'union des races, mais alors que les Sproule, les Hughes, les chefs orangistes et la horde des fanatiques que comprennent les loges cessent leur sinistre besogne de perfidie et de calomnie, d'appels aux préjugés et au fanatisme.

Que demandons-nous? Qu'en nous laisse simplement suivre notre religion et enseigner à nos enfants la langue [illegible], n'est-il rien de plus juste, n'est-il rien de plus humain, de plus naturel?

Un de nos confrères anglais d'Ontario s'est emparé des paroles de Mgr Bruchési pour les dénaturer et accuser les catholiques d'intransigeance. Ce journal en a profité de plus pour renouveler une attaque injustifiée contre les représentants du gouvernement qui ont pris part, il y a trois ans, aux fêtes du Congrès Eucharistique de Montréal ?Ah! cette glorieuse et unique démonstration de la foi catholique au Canada n'a jamais été [illegible] par les apôtres de l'intransigeance protestante. Le juge de la Cour Suprême représentant le gouverneur général du Canada, le premier ministre et le président de la Chambre des Communes ont commis à leurs yeux un grand crime en rendant un public hommage à un des plus grands princes de l'Eglise Catholique, en suivant dans les rues de la métropole la sainte procession de l'Eucharistie. Ces hommes, n'est-ce pas, auraient dû sacrifier leur foi à leurs fonctions, ignorer leur église pour se draper dans leurs fonctions officielles.

Que voilà bien l'étroitesse d'esprit de ceux qui nous détestent! Ils crient, ils fulminent contre un acte si simple et si naturel.

Notre confrère est illogique avec lui-même quand il brandit une fois de plus la décision du juge Charbonneau comme une preuve des empiètements de l'Eglise Catholique sur les droits du peuple de se marier devant qui bon lui semble.

Qu'on nous laisse en paix, que la majorité nous permette de jouir des droits que la constitution nous a donnés, que nous puissions exercer notre religion sans être attaqués et parler notre langue sans être honnis. Nous n'en demandons pas davantage, et ceux qui désirent l'union des races pour le progrès de ce pays ne trouveront pas de meilleurs patriotes que les Canadiens-français catholiques de ce pays.

Une lecon aux adversaires du Francais

Un Irlandais de New York écrit au "Freeman's Journal" une lettre dans laquelle il démontre que l'anglais n'est pas nécessairement la langue des Etats-Unis.

Le "New York Freeman's Journal and Catholic Register" du 23 mars a publié la lettre suivante:

"Ce pays se porterait beaucoup mieux si nous répandions l'usage du français, de façon à faire de l'Amérique un pays bilingue au lieu d'un pays unilingue. Il est absurde pour l'Amérique de faire un fétiche de l'anglais, parce que l'anglais n'est manifestement pas sa langue maternelle. Les Etats-Unis ont été un pays de langue hollandaise, de langue française, de langue espagnole, aussi bien que de langue anglaise. Ils ont été colonie hollandaise, colonie française, colonie espagnole, dans un sens aussi véritable que colonie anglaise. La proportion de sang anglais est infinitésimale dans le peuple américain. Les noms sont des indications tout à fait fausses. Les noms anglo-saxons sont surtout portés chez nous par les nègres et les Juifs russes.

"Américanisation veut surtout dire aujourd'hui anglicisation. Les immigrants, pour la plupart, veulent bien devenir des Américains, mais pas des caricatures des Anglais. Plusieurs d'entre eux viennent de pays qui n'ont absolument rien à apprendre de l'Angleterre. La civilisation latine est beaucoup plus ancienne et plus belle que la civilisation anglo-saxonne.

Son trait le plus saillant est l'absence de cette malveillance entre les classes qui s'appelle snobisme, cette suspicion entre les sectes religieuses qui s'appelle bigoterie, cette antipathie entre les races dont le Sud nous donne l'exemple révoltant.

Ces brutalités de sentiment font partie de notre héritage anglo-saxon. Les hommes d'éducation latine ne les comprennent pas.

"Ce serait donc tout profit pour nous, si, en même temps que de l'anglais nous nous servions du français comme clé de culture européenne. L'Europe est notre mère-patrie. Nous sommes les héritiers de la civilisation du Nord et du Sud. Avec toutes les chances de devenir une nation de polyglottes nous sommes les plus mauvais polyglottes du monde. Pourtant l'homme instruit à toujours été un multilingue. Les Romains parlaient couramment le grec. L'Irlandais du Moyen-Age parlait le latin et le grec, aussi bien que le gaélique, Dans cette question de langue on peut faire des miracles. Si le peuple le voulait, ce pays deviendrait gallophone en vingt ans, L'homme ordinaire, s'il en avait la chance, pourrait parler et penser dans une douzaine de langues. En nous entêtant à ne nous servir que de la langue anglaise, nous autorisons l'arrogance de l'Anglais et nous nous fermons les chemins de toute culture."

Chronique de Colonisation

Vonda, Sask., 14 avril.

Monsieur le Rédacteur du "Courrier de l'Ouest".

Le Rév. A. M. Josse, O.M.I., directeur de la Mission St-Vincent, Grande Prairie, Alta., dans un article intitulé: "Un appel aux Canadiens-français," publié dans le journal de Morinville, du 4 avril 1912, sur la colonisation française dans l'Ouest, se plaint de ce que les Canadiens-français ne comprennent pas assez l'importance qu'il y a pour eux de s'emparer du sol. —de prendre leur part dans ces vastes contrées de l'Ouest du Canada.

"On estime à 2,000 environ le nombre des colons à la Grande Prairie; mais il est une chose infiniment triste à constater dans cette quantité on ne relève le nom d'une douzaine de Canadiens-français — on ne me fera jamais croire que les Canadiens ne soient pas faits [illegible] pour être des pionniers."

On constate la même chose dans toutes les provinces de l'Ouest. Le brave missionnaire s'empresse d'ajouter: "La faute, la grande faute, c'est que l'on n'a point assez prêché la bonne croisade parmi les Canadiens-français."

Quelle grande vérité, vous dites là, mon Rév. Père. On a tenu malheureusement nos Canadiens dans l'ignorance sur les avantages de l'Ouest.

Comme je le disais l'autre jour à la convention de Duck Lake, si nous sommes les derniers parmi les autres nations dans la course effrenée pour la possession dusol de l'Ouest, c'est dû surtout à l'ignorance et aux préjugés.

"Que les apôtres se lèvent; il n'en est que temps", s'écrie le R. Père Josse.

A la convention de Duck Lake, j'ai proposé qu'on fonde le plus tôt possible une association de colonisation, que le bureau de direction soit composé de membres de choix, que chaque membre faisant partie de l'association paye $1.00 de contribution. Cet argent devrait servir à payer les dépenses de conférenciers qui parcoureraient la province de Québec en tous sens, prêchant les avantages de l'Ouest, organisant des excursions, les guidant et les menant à bonne fin. D'un autre côté, les agents d'immigration, avec l'autorisation du département de l'Intérieur, feraient campagne dans les Etats-Unis.

Maintenant, il faut pour que le succès soit marquant, que le clergé de Québec et celui des Etats-Unis fasse cette campagne forte dans l'intérêt des nôtres, jusqu'aujourd'hui, il est reconnu que le clergé de Québec s'est opposé à la colonisation française dans l'Ouest. Cela n'a pas empêché et n'empêche pas encore des milliers de Canadiens de quitter chaque année la province de Québec pour les villes manufacturières des Etats-Unis. Ce sont des pertes nettes pour le Canada.

Que le clergé de l'Ouest et de l'Est s'entendent sur cette question si vitale pour notre race.

Je constate avec beaucoup de plaisir que le clergé et les laics font une campagne magnifique pour assurer le succès du Congrès du Parler Français à Québec, et aussi pour l'érection d'un monument au grand Cartier. Tout cela, c'est bien beau, mais la question vitale pour notre race, c'est la colonisation et si le clergé et les laics y mettent la même intelligence, la même energie et y consacraient chaque année autant d'argent pour les deux autres causes mentionnées ci-dessus, 10,000 à 20,000 Canadiens, au lieu de partir pour les Etats-Unis, se dirigeraient vers le sol de l'Ouest du Canada.

Encore une fois, le salut de la race est dans le sol uniquement, et pas ailleurs, car l'industrie est la perdition des enfants, si nous dépendons d'elle, uniquement d'elle pour vivre, l'avenir est bien sombre. Car le jour où les propriétaires des industries américaines ou anglaises, pour une raison ou pour une autre, décideront de changer la main d'oeuvre canadienne en une autre, que deviendront alors les nôtres, et les oeuvres françaises et catholiques? Pensons-y bien, cela en vaut la peine. Examinons bien ce qui se passe autour de nous. Ne nous faisons pas illusion.

Rappelons-nous que la Saskatchewan est la province du blé par excellence, à elle seule, elle produit autant que le Manitoba et l'Alberta. L'immigration anglaise, américaine, et autre, s'y jette par centaine de mille.

Venez visiter notre province. Tout le nord de la Saskatchewan est à prendre. Arrêtez-vous à St-Adena, à Tysdele, à Battleford, à Prince Albert, et si vous voulez être sûr de vous éviter des dépenses d'argent en même temps que assurer de bons homesteads, adressez-vous à Amédée Cléroux, Agent d'Immigration, Vonda, Saskatchewan.

ILS N'ATTEIGNENT PAS LE SOMMET DU McKINLEY.

Fairbanks, Alaska, 16. — Les quatre explorateurs qui formaient l'expédition organisée par le "Times", de Fairbanks, n'ont pas réussis à atteindre le sommet du mont McKinley, dont la hauteur est de 20,500 pieds. A une altitude de 10,000, ils ont rencontré des obstacles infranchissables. En 1910, Tom Lloyd a fait l'ascension du Mont McKinley.





L'OEUVRE FRANCAISE A PANAMA

Paris, 2 avril.

On écrit de Panama, au "Journal des Débats" qu'à mesure qu'approche la terminaison des travaux de l'isthme, les Américains se rendent un compte plus exact de tout ce qu'ils doivent à notre effort. L'éloge des Français est sur les lèvres de presque tous les ingénieurs et hauts fonstionnaires américains.

Bien loin d'être frappés par l'échec de notre entreprise, ils sont impressionnés par son courage, par la persistance et l'immensité de l'effort entrepris, l'excellence des machines aujourd'hui démodées; l'exactitude des calculs; l'importance des résultats acquis au milieu des circonstances les plus contraires, à la veille des découvertes qui allaient permettre de préserver les vies et rendre la tâche réalisable.

Beaucoup de machines retrouvées dans la brousse ont été remises en usage. La plupart des maisons construites par nous, admirablement comprises pour le climat et dont on n'a eu qu'à grillager les verandahs pour les rendre parfaits, sont encore habitées. "Nous avons là, me disait un des directeurs, des toitures de fabrication française, qui sont en meilleur état après 20 ans que pas mal des nôtres après 3." L'ingéniosité pratique de nos techniciens est constamment signalée.

A qui doit-on ce réservoir d'eau potable pour Panama? aux Français; et ce déversoir en tunnel souterrain? aux Français; et l'idée de remplir les écluses par en dessous? aux Français. Et ainsi de suite.

Quand on visite le principal cimetière où dorment à Panama, nos compatriotes, on a le coeur serré de voir parmi l'envahissante végétation toutes ces tombes avec ces noms variés de villes francaises pour la naissance, de ces dates si rapprochées les unes des autres pour l'arrivée et la mort à Panama. Ce n'est du reste que la moindre partie des morts qui est enterrée là; le plus grand nombre fut enseveli au lieu où le décès était survenu. Et si l'on pouvait discerner ce que recouvrent toutes ces verdures, on verrait que la ligne du canal est une sorte de voie funèbre. A plusieurs reprises, M. Bishop, secrétaire de la commission du Canal, a exprimé son admiration pour cette persistance indomptable qui faisait que la France avait toujours et indéfiniment des volontaires pour continuer l'oeuvre des morts, sûrs d'ailleurs de laisser bientôt la place à d'autres qui la poursuivraient après eux. "Nul autre peuple, je crois, disait-il, n'aurait pu fournir un tel exemple."

C'est ce même M. Bishop qui écrit l'histoire officielle du canal dont la publication coincidera avec le passage du premier navire à travers l'isthme. Il y a lieu de croire qu'il rendra justice à l'oeuvre des Français. Souhaitons aussi qu'il ne ne soit pas trop sévère pour les fautes commises qui ont rendu inévitable l'abandon d'une pareille oeuvre.

LA GUERRE ITALO-TURQUE.

La médiation des puissances.

Le marquis de San Guiliano, ministre des Affaires étrangères d'Italie, a remis ces jours derniers aux ambassadeurs des puissances la réponse du gouvernement italien à leur offre de médiation.

Le texte de ce document n'a pas été publié, car les convenances diplomatiques exigent que les diverses chancelleries en aient reçu préablement connaissance. Mais les journaux italiens en donnent la substance, et il y a tout lieu de croire exacts leurs renseignements à ce sujet. D'après ces informations, la réponse italienne comprend quatre parties; une introduction, un exposé des vues générales de l'Italie dans l'affaire tripolitaine, les conditions proprement dites de la paix, et une conclusion.

Le Cabinet de Rome s'est rendu compte que, dans l'état actuel il est impossible d'exiger de la Porte la reconnaissance explicite de la souveraineté italienne sur la Sybie. Il se contenterait donc d'une reconnaissance de fait accompagnée du retrait total des troupes ottomanes de tous le vilayet, étant bien entendu que la souveraineté italienne serait considérée par les autres puissances comme définitivement établie. On ne sait pas exactement sous quelle forme les puissances seraient appelées à reconnaitre cette souveraineté. L'Angleterre en Egypte, la France au Maroc sont obligées de subir de graves restrictions de souveraineté au point de vue politique et économique. L'Italie serait-elle dès la conclusion de la paix affranchie de toute entrave vis-à-vis de toutes les puissances? M. de San Guiliano n'ignore pas que les Turcs de Constantinople ne peuvent pas disposer librement de la Tripolitaine et que même s'ils s'y résignaient, les hostilités ne seraient pas terminées. Ce sont surtout les Arabes qui combattent, ce sont les Arabes qui ne veulent point passer sous la domination étrangère. Devrait-on leur refuser la qualité de belligérants et les traiter en insurgés s'ils continuaient la lutte?

Les autres propositions sont presque calquées sur l'accord austro-turc de 1909. Elles comportent de la part de l'Italie la reconnaissance de l'autorité religieuse du Sultan et la liberté pour les imams de prononcer son nom dans les prières publiques; — le respect des usages religieux et des moeurs des habitants;—la promesse de ne punir aucun des indigènes qui ont pris les armes pour la Turquie; —le remboursement à la Dette publique ottomane d'une somme représentant le capital des revenus donnés en gage; —la promesse de supprimer la poste italienne dans les localités de l'empire ottoman où les autres puissances supprimeraient la leur; —l'engagement de renoncer au bénéfice des capitulations si les autres puissances consentent à y renoncer également. Enfin, l'Italie rachèterait les biens de l'Etat ottoman en Tripolitaine et en Cyrénaique et en verserait le prix à la Porte. Il va sans dire qu'aucun inventaire de ces biens ne serait dressé et que la somme versée constituerait une indemnité déguisée. Tel fut le procédé employé en 1909 pour la Bosnie et l'Herzégovine. Quant au montant de la somme, on ne le fixe pas dès maintenant, mais on a déjà parlé à différentes reprises de 80 millions de francs. Une dernière clause stipulerait la disposition de l'Italie à garantir avec les autres puissances l'intégrité de l'empire ottoman. Comme cet article a toujours été inséré dans les traités démembrant la Turquie et qu'il n'a jamais empêché les démembrements subséquents, on peut douter que la Porte y ajoute une grande importance.

D'autre part, l'Italie réclame la suppression de toutes les mesures de rigueur prises contre ses marchandises, ses nationaux et ses établissements.

LE TERMINUS DE LA LIGNE FRANCAISE.

La Compagnie Generale Transatlantique le fixerait à Montréal si elle peut obtenir des conditions satisfaisantes.

Montréal, 16.—Le terminus de la grande compagnie française de navigation La Compagnie Générale Transatlantique sera fixé à Montréal au lieu de Québec.

Il y a quelque temps la compagnie en question s'est adressée à la Commission du Port pour avoir de l'espace sur les quais mais on n'a pu alors lui en accorder.

La compagnie vient d'écrire de nouveau et a déclaré qu'elle voulait fixer son terminus à Montréal. Encore une fois les commissaires du Port ont été incapables de se rendre à sa demande, tout l'espace sur les quais étant loué. Les négociations se continuent avec une des grandes compagnie qui ont de l'espace sur les quais et il sera peut-être possible d'obtenir ainsi un débarcatère pour la compagnie française.

Lorsque les nouveaux hangars du quai Victoria seront terminés au mois de juillet, les commissaires du Port pourront accéder à la demande de la compagnie française.

LA VIE D'UN EXPLORATEUR.

Joseph Jacques, un trappeur canadien-français revient des régions inhabitées après 14 ans d'absance.

Dawson, 4. — Joseph Jacques, un explorateur canadien est arrivé ici ce matin, après quatorze ans de résidence continuelle dans le bassin de la rivière Mackenzie Supérieure, aux confins de l'Océan Arctique.

Les deux voyageurs ont accompli le voyage de Fort McPherson à Dawson, en douze jours et demi, à l'aide d'un attelage de chiens rapides. C'est un beau record.

Une douzaine de prospecteurs habitent dans la région désolée qu'a quitté Jacques, plusieurs sont accompagnés de leur femme.

Un Anglais, Harry Jones, est au Lac aux Esquimaux, réunissant une collection d'oiseaux polaires pour une société scientifique de Londres. D'un autre côté, on éprouve des craintes au sujet de 2 autres explorateurs, Stephenson et Alexander dont on n'a plus de nouvelles depuis quelques semaines. On les croit perdus.

L'ELEMENT FRANCAIS DU MASSACHUSETTS

D'après le dernier recensement il forme un total de 142,765 personnes. — La lutte contre l'assimilation.

Worcester, 16.— D'après le 13e recensement décennal, il y a dans le Massachusetts, 1,061,050 personnes de race blanche nées à l'étranger. Sur ce nombre on trouve notamment: 222,883 Irlandais, 160 Canadiens anglais, 134,460 Canadiens-français, 117,248 Russes, 92,411 Anglais, 85,019 Italiens, 39,553 Suédois, 35,000 Autrichiens, 30,483 Allemands, 28,000 Ecossais, 25,698 Portugais, 16,129 Turcs, 11,407 Grecs, 10,744 Finlandais, 5,916 Français, 5,432 Norvégiens, 1,739 Belges et 1,347 Suisses.

Le groupe des individus de langue française qui sont nés à l'étranger et habitent le Massachusetts comprend: les 143,460 Canadiens-français, les 5,916 Français, les 1,739 Belges, et environ 560 des 1,347 Suisses précités; ce qui forme un total de 142,765 personnes.

Fall-River compte au sein de sa population 15,287 Canadiens-français nés au Canada; Lowell en compte 12,269, et Worcester n'en compte que 4,988 sur ses 22,000 habitants de langue française. Par contre, à Fall-River, il n'y a que 5,194 Irlandais nés en Irlande, tandis qu'à Worcester il y en a 10,535.

A Worcester, il y a aussi 3,363 Canadiens-anglais, 8,758 Russes, 8,036 Suédois, 3,113 Anglais, 2,889 Italiens et 2,141 Turcs nés hors des Etats-Unis.

Comme on peut en juger par les chiffres que nous venons de mentionner, la population franco-américaine de Worcester se compose surtout de personnes nées aux Etats-Unis. Et cependant cette population a su rester entièrement fidèle à sa foi, à sa langue et à ses traditions; en dépit de toutes les luttes qu'elle a eu à soutenir, elle a résisté au courant, qui menaçait de l'entraîner vers l'abîme de l'assimilation. Les Franco-Américains de Worcester sont aussi attachés aujourd'hui à leurs oeuvres religieuses et nationales qu'ils l'étaient il y a cinquante ans. Ils possèdent quatre grande paroisses libres de toute dette; leurs nombreuses sociétés sont très florissantes. Chacune des paroisses a son école où la génération de demain apprend à marcher sur les traces de celle qui l'aura devancée.

Enfin, à Worcester, notre élément est bien représenté partout, tant dans les administrations municipales que dans les grands établissements commerciaux et industriels.

Il n'y a donc pas lieu de craindre actuellement pour l'avenir des Franco-Américains de Worcester, en dépit des prophéties pessimistes de certains rêveurs.

LES TENDANCES SOCIALISTES DANS L'OUEST.

Dans son discours prononcé à Winnipeg hier au cours du banquet dont il était l'hôte d'honneur, l'hon. M. Roblin, premier ministre du Manitoba, a parlé longuement des dangers auxquels pouvaient conduire les progrès du socialisme et de la démagogie dans l'Ouest.

Il est facile de comprendre que l'afflux d'étrangersdans cette partie du pays est tel en proportion de l'élément purement canadien qui y demeure ou qui s'y rend journellement qu'il devient de plus en plus difficile d'assimiler la masse de ces nouveaux venus ou de faire pénétrer en eux le sentiment de patriotisme canadien qui nous unit tous dans le désir de faire progresser notre pays sous les plis protecteurs du drapeau britannique.

C'est dans les termes suivants que M. Roblin a parlé de ces tendances socialistes:

"Elles s'approchent, dit-il, de toutes les manières possible de la citadelle du patriotisme canadien et de ses attaches britanniques; quelquefois par une attaque directe et héroique, quelquefois par des voies souterraines, mais toujours avec ce seul but en vue: créer un mécontentement et amener du discrédit sur les lois et les institutions que nous possédons. Nous avons dans cette partie de l'Ouest des hommes qui vont de place en place déclarant que la forme de gouvernement que nous avons au Canada n'est pas la meilleure — que nous devrions avoir ce qu'ils appellent l'initiative, le referendum et le rappel. Ce qui émane de cette propagande est le résultat de ce que j'appelle le républicanisme. Il tire son origine et sa source d'une forme de gouvernement qui nous est absolument étrangère et qui ne soutient pas et ne peut pas soutenir les assauts variés et les épreuves critiques auxquelles les hommes d'Etat anglais ont si bien visé. Le Canada ne veut pas de cela."

Ces tendances socialistes sont en effet un danger pour l'Ouest. Ces agitateurs devraient bien savoir qu'ils vivent en territoire anglais et sous une forme de gouvernement que l'on reconnaît être la meilleure au monde. Cette supériorité se mesure à la liberté dont jouit la presse, à la saine administration de la justice, à la liberté politique et religieuse de tous les sujets.

Plus tôt ils apprendront que le drapeau britannique représente les tendances les plus élevées de la civilisation, mieux ce sera aussi bien pour eux que pour le Canada. Ils n'auront qu'à lire l'histoire pour apprendre que chaque fois que ce drapeau s'est levé ce fut pour la liberté ce que chaque fois qu'il devra s'abaisser, ce sera pour l'honneur. Une chose qu'ils devront par exemple se bien mettre dans la tête, c'est qu'une fois qu'il est déployé quelque part, c'est pour toujours.



GUILLAUME II POTIER ET ELEVEUR.

Il y a peu de jours, S. M. l'empereur Guillaume II était au restaurant Kempinski, à Berlin. Il n'y venait ni comme consommateur, ni comme roi de Prusse: il y était comme fournisseur. On inaugurait une salle "Hohenzollern," décorée de carreaux de faience fournis par la manufacture de Cadinen, propriété personnelle de Guillaume II. Le Kaiser apparaissait donc en public dans un nouveau rôle: celui de potier. Inutile d'ajouter que la visite était une excellente réclame et pour le restaurant et pour la fabrique. M. Kempinski et Guillaume II sont deux personnes qui connaissent la publicité et la manière de s'en servir.

Cadinen est, du reste, une des créations du Kaiser, qui lui tiennent le plus au coeur. C'est un domaine situé en Poméranie, dans la triste plaine de l'Allemagne du Nord, tout près de la Baltique. Les terres lui furent cédées à la fin du siècle dernier contre une rente viagère de 15,000 marks, par le possesseur, M. Bukner, mort depuis.

Le Kaiser s'efforça de suite d'en faire une exploitation agricole modèle et d'y mettre en pratique tous les procédés de culture qui pourraient montrer aux propriétaires voisins le moyen de rendre plus fertiles leurs médiocres terres.

Dans une conférence faite ces jours derniers à la Société d'Agriculteurs de Berlin, Guillaume II a lui-même rendu compte de l'oeuvre qu'il a accomplie. Dans un territoire marécageux convenablement asséché, l'empereur a pu obtenir des terains propres à la culture, sur lesquels on ne risque plus, dit-il, de se noyer en voulant aller chercher les canards que l'on a tués.

L'impérial conférencier expliqua longuement comment il fit assécher les cinq cents arpents de ce terrain marécageux et comment ils furent pénétrés d'engrais artificiels. Les frais totaux se sont élevés à 73,850 marks, soit 150 marks par arpent. Toutes les espérances furent dépassées, et même en 1910 le rendement du terrain était de douze mille marks.

Le Kaiser annonce ensuite que pour améliorer son bétail, il avait songé à des croisements et s'était adressé au directeur de la célèbre ménagerie Hagenbeck.

Il fallait, dit le Kaiser, que la production du lait devint plus abondante. Hagenbeck lui conseilla un croisement entre vaches et taureaux-zébus "Zebus indicus major."

Il résulta de ce croisement des bêtes splendides dont le Kaiser n'est pas peu fier.

Chaque année il va faire plusieurs séjours à Cadinen et son activité prodigieuse a, depuis dix ans, métamorphosé ce domaine. Il y organisa d'abord une briqueterie pour fournir des matériaux à ses bâtisses. Puis il fit construire des habitations pour les ouvriers. Bientôt une école et une poste firent leur apparition. Une petite caserne fut nécessaire pour loger les troupes qui séjournent à Cadinen lorsque l'empereur y est. Il fallut ensuite transformer les locaux d'habitation et en édifier de nouveaux pour loger la suite de l'empereur: les étables et les bâtiments agricoles furent considérablement agrandis.

Enfin la création préférée de l'empereur fut, en 1906, la manufacture de faience qui utilise l'abondante argile du sous-sol. Cette fabrique est la gloire du Kaiser: lui-même choisit les modèles et les dessins; il organise des expositions de ses produits et, comme on vient de le voir, surveille l'exécution des commandes.

Dans toutes ces entreprises, il porte l'ardeur qui le caractérise. A Cadinen il est le maître absolu; il n'y a point de Reichstag, ni de constitution qui le paralyse: point n'est besoin d'un ministre pour contresigner ses discours. Aussi s'abandonne-t-il à toutes ses fantaisies et se complait-il dans les produits de son activité.

Comme éleveur et comme potier, qu'il croise les vaches poméraniennes avec les zébus, ou qu'il décore le restaurant Kempinski de carreaux de faience, il nous révèle des côtés de son caractère qu'il ne faut pas oublier; il se montre tel qu'il est en réalité: très ouvert aux idées modernes, très ami des innovations, très pratique, excellent homme d'affaires. Il est bon de ne pas se l'imaginer tout le temps revêtu de l'armure de Lohengrin ou coiffé du casque à pointe.

GESTE ROYAL.

Il y a quelques mois, un groupe de touristes se présente pour visiter les ruines du château historique de Dunettercastle. Le gardien, soucieux de sa consigne, fit payer à chacun des visiteurs la somme de six pence, parce qu'ils n'étaient point munis de cartes d'entrée. Puis, après leur avo fait faire le tour du château, il les pria de s'inscrire sur le registre. Une des dames signa de son seul nom: "Mary".

—Il faut signer comme tout le monde, de votre nom de famille, observa le gardien.

—C'est nécessaire? interrogea la dame.

—Absolument; le règlement est formel!

La dame reprit la plume et, posément, non sans un sourire, compléta: "Mary, reine d'Angleterre." Le pauvre vieux gardien recula, effaré, et tremblant de tous ses membres. Mais la gracieuse souveraine sut calmer son émoi en glissant dans sa main une "livre" toute neuve: "De cette façon, fit-elle gentiment, vous pourrez au moins reconnaître le Roi!"

EN TERRE SAINTE

M. le marquis de Vogué a voulu, après un intervalle de quarante ans, revoir les Lieux-Saints qu'il avait visités dans sa jeunesse et décrits dans de savants ouvrages. Dans un petit livre intitulé "Jérusalem hier et aujourd'hui", il nous fait part des impressions qu'il a ressenties à ce nouveau contact avec la Terre Sainte. Nous sommes heureux d'en donner à nos lecteurs ce bel extrait:

La première fois que j'ai vu Jérusalem, c'était le 19 novembre 1853. J'arrivais par la route du Nord, avec les deux chers et regrettés compagnons de mes débuts. Nous étions jeunes, enthousiastes, curieux d'art, d'histoire, de couleur locale, quelque peu frottés de romantisme et sincèrement croyants. Ensemble nous avions visité la Galilée, la Samarie, la Judée, souvent dans ce cadre évangélique, profondément remués par le contact des souvenirs et des lieux; nous approchions, avec une curiosité croissante et émue, du dénouement du drame divin et du but suprême du pélerinage. Le jour commençait à décliner. Nous gravissions une colline rocheuse, l'esprit tendu, les yeux impatients, pressant le pas de nos montures fatiguées. Tout à coup, à un tournant du chemin, le sol s'abaisse devant nous et Jérusalem nous apparaît dans sa majesté sévère et pittoresque. D'un seul regard, nous embrassions toute la ville, blottie dans l'étroite enceinte de ses murailles sarrasines, séparée du monde par l'étendue et le silence des solitudes désertiques, par l'âpreté des montagnes environnantes, isolée dans l'espace, comme elle est isolée dans l'histoire par ses merveilleuses et exceptionnelles destinées.

Le soleil couchant l'inondait d'une lumière dorée qui, s'accrochant aux saillies des maisons, des tours, des minarets et des coupoles, accentuant l'ombre des murs et des ravins, donnait aux choses un relief saisissant: devant nos yeux éblouis, Jérusalem sort du fond du désert brillante de clarté.

L'émotion nous gagne, l'émotion sacrée qui étreignait les pèlerins du moyen âge, quand, découvrant Jérusalem du haut du mont Samuel, baptisé par eux le "Montjoie," ils saluaient la Ville Sainte de leurs acclamations prolongées. L'émotion nous prend au coeur, nous arrache de nos selles et nous jette à genoux sur la poussière du chemin.

Longtemps nous restâmes sur place, retenus par la beauté du spectacle. Puis, silencieux et recueillis, nous achevâmes l'étape et entrâmes dans la ville par la porte de Damas.

Telle fut ma première vision de Jérusalem. Je l'ai revue en 1854, en 1862 et en 1869. A chacune de ces visites, je suis venu par la route de Jaffa. L'impression de l'arrivée était moins solennelle, néanmoins, à cette époque déjà ancienne, elle conservait encore un caractère grave et religieux. Jérusalem n'était alors accessible qu'à cheval ou à pied. Elle était encore renfermée tout entière dans ses murailles, défendue contre la banalité par leur fière silhouette, protégée par la solitude et la difficulté du chemin contre l'envahissement de la foule indifférente et de la vulgarité cosmopolite.

Aujourd'hui, je suis arrivé à Jérusalem en chemin de fer, venant de Jaffa dans un train encombré de voyageurs. Je suis descendu dans une gare qui ressemble à toutes les gares, sauf que le bruit et le désordre y sont plus intenses qu'en Europe; les cochers de fiacres, les porteurs de bagages, les employés des agences et des hôtels, les marchands de cartes postales se disputaient la clientèle avec des cris assourdissants. Le contraste entre le présent et le passé est profond et m'attriste. Rien ne rappelle Jérusalem, si ce n'est la robe blanche de mes amis de Saint-Etienne, venus à ma rencontre. Je me réfugie dans leurs bras. Ils m'enlèvent dans un fiacre découvert. Le mauvais temps ajoute à la tristesse ambiante: il a neigé hier toute la journée, la route est coupée de fondrières. Secoués et meurtris, nous traversons un long faubourg, de construction récente, qui obstrue la porte de Jaffa, cache les vieux remparts, encombre l'ancienne esplanade de ses maisons disparates, de ses boutiques modernes, de ses enseignes polyglottes, de ses industries équivoques, de ses hôtels cosmopolites, de sa population interlope, altérant, d'une désolance, l'ancienne et véritable physionomie de l'arrivée. A ce faubourg vulgaire, en succède un autre d'allure plus grave et mieux ordonnée: c'est celui des maisons religieuses fondées depuis quarante ans. La voiture roule en cahotant entre des murs de jardin et s'arrête devant une grille de fer. C'est le couvent de Saint-Etienne, fondé par les Dominicains français en 1882. L'hospitalité m'y a été offerte avec un amical empressement et je l'ai acceptée avec une vive gratitude.

La nuit venue, je me retire dans la haute cellule voûtée qui m'a été assignée, à l'intérieur même de la clôture monastique. Le silence est absolu; les dernières psalmodies de l'office du soir se sont tues; nul bruit du dehors ne traverse les épaisses murailles de cloître. Je subis déjà l'influence de la sereine atmosphère qui me pénètre. Je me sens vraiment à Jérusalem. Les déceptions et les froissements de l'arrivée s'effacent; le voisinage du Calvaire se révèle; mon coeur s'ouvre aux impressions et aux enseignements qui descendront demain sur lui du haut de la roche sacrée, aux espérances qui monteront vers lui de la tombe vide du Saint-Sépulcre. Le souvenir m'envahit. Ma pensée se reporte à mon premier voyage, aux jours heureux de jeunesse, d'étude et de liberté qui ont décidé de ma vie. Puis elle revoit les longs séjours à Jérusalem, les années passées en Orient... elle revit les heures bénies et les heures douloureuses;... elle me ramène enfin à Jérusalem, où je me trouve encore aujourd'hui, à l'extrême limite de ma vie, renouant la chaîne du passé, fermant, pour ainsi dire, le cycle de mon activité intellectuelle aux lieux mêmes où il s'est ouvert. Je m'y trouve au lendemain d'une cruelle épreuve de force, les motifs de croire et d'espérer qui m'ont si souvent relevé, soutenu au cours de ma longue existence.

Je viens de revoir la Jérusalem d'autrefois. Il est un coin de la ville qui n'a pas changé: la place et l'église du Saint-Sépulcre. Telles je les ai laissées il y a quarante ans, telles je les ai retrouvées. Le "statu quo", cette formule diplomatique qui assure la paix intérieure du sanctuaire en a aussi sauvegardé la physionomie extérieure. Nulle réparation, nulle restauration nulle adoration n'a altéré la surface vénérable des voûtes noircies par la fumée des cierges et des encensoirs, des murs et des dalles polis par le frottement des foules humaines, par le contact des genoux, des lèvres, des larmes de milliers de pèlerins. Rien de changé dans le fouillis des lampes, des icones, des offrandes splendides ou grossières, accumulées par la piété des générations disparues, dans le chatoiement des étoffes, des ors, des pierreries, le scintillement des lumières qui brillent au fond des ombres mystérieuses. Rien de changé non plus dans la physionomie et les habitudes des hôtes et des desservants du sanctuaire. Mêmes contrastes entre les types, les mentalités, les rites, les costumes; même promiscuité de cérémonies traditionnellement réglées; même vigilance de la part des gardiens monastiques.

Je retrouve à la même place le fidèle Franciscain de Terre Sainte, le rigide pope grec, le pauvre moine nègre d'Abyssinie —Je retrouve enfin le monument, où j'ai passé de si longues heures de recueillement et d'étude, tel que je l'ai connu et aimé; je le retrouve avec ses grandeurs et ses misères, avec ses beautés et ses laideurs. Comme autrefois, je me détourne des unes et je m'attache aux autres; comme autrefois, fermant les yeux sur les faiblesses humaines, concentrant mes regards sur la vision intérieure, je m'abstrais dans la méditation du mystère; je retrouve les fortes et douces impressions d'autrefois, je ressens l'émotion attendue et espérée, avec quelque chose de plus, le charme particulier qui naît du retour aux lieux familiers.

Sous l'influence de ces consolantes pensées, les misères ellesmêmes du lieu prennent un autre aspect. Dans ces dissidents grecs, arméniens, russes, coptes, syriens dont les dissensions, la jalousie, les luttes mêmes ont trop souvent compromis la dignité du sanctuaire et troublé la paix des âmes pieuses, je vois des témoins non suspects. Séparés par des divisions séculaires, ils sont unis dans la même foi à la résurrection du Sauveur; ils attestent l'unité de toute la chrétienté dans la croyance au fait primordial sur lequel repose tout l'édifice de la doctrine chrétienne. Leurs divergences mêmes donnent à leur commune affirmation une autorité qui s'impose.

Le parvis qui précède la porte d'entrée de l'église du Saint-Sépulcre n'a subi aucun changement. La pierre tombale de Philippe d'Aubigny n'a pas souffert; les restes de l'ancien portique byzantin n'ont pas été modifiés. Mais quand, sortant par la porte basse de l'angle gauche, on entre dans l'ancienne rue des Palmiers, on se trouve en présence d'un quartier tout nouveau. Les Grecs ont percé des rues et bâti des boutiques modernes sur l'emplacement de l'ancienne église de Sainte-Marie-Latine ou la Petite et sur une partie de l'ancien hôpital de Saint-Jean de Jérusalem; ce qui restait de ces vénérables monuments a disparu sans retour, c'est désolant.

Quant à l'abbaye et à l'église de Sainte-Marie-la-Grande, dont j'avais autrefois signalé et relevé les ruines intéressantes, elles ont été l'objet d'une restauration complète. L'empereur Guillaume d'Allemagne, lors de son retentissant voyage en 1898, se les était fait donner par le Sultan et a présidé lui-même à leur réédification. Il faut reconnaître que ce travail a été fait avec soin et une certaine discrétion. Il ne restait de l'église que les quatre murs, fort endommagés, et une porte latérale très intéressante, oeuvre française du XIIe siècle, portant sur son archivolte, un zodiaque sculpté à inscriptions latines. L'église a été entièrement rebâtie sur l'ancien plan; les trois nefs et les piliers ont été heureusement reproduits d'après les eglises datant des Croisades; la porte a été démontée pierre par pierre et remontée, sans qu'on touchât aux sculptures, qui conservent leur caractère primitif. Seulement on a eu la singulière idée d'encastrer dans le tympan de chaque côté de l'archivolte, un écussion aux armes impériales allemandes, ce qui constitue un anachronisme du plus fâcheux effet. Une addition encore plus fâcheuse est celle d'un grand clocher, lourd et inutile pastiche, qui s'élève sur la rue nouvelle et fait à l'antique clocher du Saint-Sépulcre une regrettable concurrence. Quant au cloître à deux étages, il a simplement reçu les réparations indispensables. L'église ainsi rétablie a été consacrée au culte luthérien.

La rue des Palmiers débouche dans la rue voûtée du bazar, qui conduit à la porte de Damas. Nous la prenons pour rentrer à Saint-Etienne. Nouveau changement de décor. Nous retombons en plein Orient et même en plein moyen âge. Les échoppes voûtées qui bordent les deux côtés de l'étroite rue datant des Croisades et leur destination s'est maintenue avec la ténacité de la tradition orientale. A l'époque franque, elles étaient occupées par la corporation des cuisiniers en plein vent. Leurs menus n'étaient pas du goût des pèlerins français, qui avaient baptisé la rue du sobriquet de "Malcuisinat." Ces menus sont restés les mêmes, et le même aussi, sans doute, le talent des artistes en turban nonchalemment accroupis au milieu de leurs fourneaux rudimentaires. Les échoppes sont néanmoins très achalandées par la foule bariolée des consommateurs indigènes.

Le spectacle est des plus pittoresques; les brochettes de "kebab", pendues à un fil graisseux, tournoient au-dessus des braises odorantes; la friture grésille dans les poêles, la "bourgoul" mijote dans les marmites aux panses orientales, la pâtisserie s'étale sur les plaques chaudes, le "qaloua" au miel et les pains de dates comprimées, d'autres friandises des enfants. C'est la saison des légumes frais: de hautes piles de choux-fleurs rebondis, venant des jardins de Siloam, s'étagent au milieu des oranges de Jaffa. D'âcres senteurs se mêlent aux parfums printaniers. Des rayons de soleil tombent des fentes de la voûte, tracent des traînées bleuâtres dans les poussières et les vapeurs flottantes, provoquant de vifs jeux de lumière sur les mouvements de la foule grouillante, illuminant de reflets subits et passagers les turbans des effendis, les "kefiehs" des bédouins, les voiles blancs des femmes chrétiennes, les fourrures râpées et les mèches bouclées des juifs, les galons des uniformes et les rapiéçages des haillons. Un chameau passe, chargé de souches arrachées aux montagnes voisines; solennel et dédaigneux, il heurte les passants, menace les étalages, indifférents au bruit et à l'agitation de la foule protestation vivante de l'immuable Orient contre l'envahissement sacrilège des innovations occidentales.

Mis DE VOGUE
de l'Académie française.

LES "LEVRIERS D'ARGENT"

Sa Majesté George V a des serviteurs d'élite: les messagers du Roi. Ils sont divisés en deux catégories: ceux qui portent les dépêches importantes et ceux qui sont chargés de l'échange de lettres entre ambassades à l'étranger et le gouvernement, ou d'ambassadeur à ambassadeur, ou de la correspondance directe avec les puissances. Il y a huit messagers voyageant continuellement à l'étranger. Leur chef gagne 10,000 francs par an; les sept autres reçoivent chacun 6,250 francs. Il est difficile d'être nommé messager du Roi. Il y faut de l'intelligence, de l'énergie, et la connaissance de plusieurs langues. On appelle ces messieurs des "Levriers d'Argent," parce que leur insigne figure un levrier d'argent surmonté de la couronne impériale et attaché à un ruban rouge. Le messager le porte toujours sur lui, mais son uniforme semi-militaire, n'est porté qu'en temps de guerre.

UNE RANDONNEE EN AREOPLANE DE PEKIN A PARIS

Le projet est possible, dit Blériot. — Ou l'automobile a passé l'aéro passera. — L'aviateur déclare qu'il connaît deux pilotes capables de l'entreprendre.

Paris, 8. — Le projet du "Matin" d'une randonnée en aéroplane de Pékin à Paris n'est pas aussi chimérique que certains peuvent croire.

—Vous pouvez être convaincu, a dit l'aviateur Blériot, que ce vol entre la capitale chinoise et la capitale française est parfaitement réalisable. Où l'automobile a passé, l'aéroplane passera encore plus facilement.

On se rappelle que les 7,500 milles entre Pékin et Paris, ont été parcourus en automobile, en 1907.

Blériot a déclaré que seuls des hommes doués d'une grande énergie pourraient entreprendre cette randonnée avec chance de succès. "J'ai actuellement parmi mes pilotes, a-t-il ajouté, deux hommes capables de mener à bonne fin un vol de Pékin à Paris."

LE BASSIN DE LA BAIE D'HUDSON

Topographie et hydrographie. — Climat. — Perspectives que cette région offre à la colonisation.

On a parlé beaucoup, ces temps derniers, de chemins de fer reliant la baie James et celle d'Hudson aux régions actuellement habitées des anciennes provinces. Il ne serait pas sans intérêt, peut-être, de voir un peu ce que disent les explorateurs officiels des territoires où pénètreront les nouvelles voies ferrées.

M. J. R. Dickson, sous-inspecteur du service fédéral des forêts, a exploré, en compagnie de MM. D. R. Cameron, J. H. Doucet et J. L. Bremner, la région du Keewatin que doit traverser le chemin de fer de la baie d'Hudson, dont la construction a été entreprise par le gouvernement fédéral. Du lac au Caribou — Moose Lake — au lac Setting, vers le nord, le terrain, formé de rochers coupés de ravins, est peu propre à la culture. La vallée de la Saskatchewan supérieure, celles des rivières Grass et Metishto sont de formation semblable. Du lac Setting au lac Cross, en passant par les lacs Paint, Winterisy, Landing et Lipiwesk, sur une superficie de deux mille milles carrés, la plus grande partie des terres formées de bonne glaise, sont propres à la culture. Cette région promet beaucoup pour la colonisation. Le pays est ondulé et d'un niveau presque uniforme. Les observations ont été faites par les explorateurs du sommet des reliefs du du sol et du haut des arbres. A quelque distance du tracé du chemin de fer se trouve une chaîne de rochers polis par l'érosion et datant de la période glaciaire. Les hauteurs qui divisent les bassins des différents cours d'eau sont d'un relief faiblement accusé. Au nord du lac au Caribou, les eaux coulent généralement vers la baie d'Hudson, dans la direction du nord-est. L'inclination est d'environ vingt pouces par mille courant. La moitié du versant dévale en cascades vers la baie. Les rats musqués et les castors abondent dans toute la région. Les lacs et les rivières couvrent environ le dixième de la surface du pays. Le bois de commerce y est assez rare, mais le bois de chauffage, qui n'a aucune valeur commerciale à cause de l'éloignement des grands centres et l'absence de communications, y abonde. On peut trouver sur les lieux tout le bois brut nécessaire à la construction du chemin de fer de la baie d'Hudson; mais les dormants y sont clairsemés.

M. Dickson rapporte que les perspectives de la zône argileuse qui s'étend vers le nord sont excellentes pour l'agriculture. Au poste du lac Cross, pendant l'été de 1910, la gelée ne s'est pas fait sentir pendant une période de quatre-vingt-dix jours. Toutes les semaines, une rosée abondante entretient l'humidité du sol et la végétation est très rapide par suite du peu d'élévation de la plaine et de la longueur des jours ensoleillés. L'orge et l'avoine mûrissent en cinquante jours, ainsi que les fruits et les légumes. Le dernier jour d'août 1910, on récoltait au lac Cross des patates pesant une livre et demie.

L'hiver est fort agréable dans ces régions. M. Dickson est d'avis que les colons venus de l'Europe septentrionale s'y trouveraient bien. La qualité du sol est la même que dans le nouvel Ontario et aux environs de Cochrane; mais le drainage s'y fait difficilement.

Les explorateurs n'ont pas trouvé de grandes ressources minéralogiques. Mais les animaux à fourrures abondent dans tout le bassin de la baie d'Hudson, ainsi que le poisson dans la rivière et les lacs.

Ces brèves indications suffisent à donner une idée des ressources de nos territoires septentrionaux, et à corriger l'impression qu'un froid hyperboréen sévit tout le long de l'année dans ces régions.

A PROPOS D'HISTOIRE DU CANADA

M. Bennett, député de Calgary aux Communes, a fait une conférence, à Toronto, ces jours-ci. M. Bennett voudrait que, pour rendre le sentiment canadien plus fort, dans les vastes régions de l'Ouest, on enseignât l'histoire de notre pays aux jeunes enfants. "Ceci développera davantage l'âme canadienne, et de la sorte, dit-il, nous parviendrions à enrayer l'idée de méfiance que l'Ouest entretient à l'égard de l'Est."

La suggestion de M. Bennett est excellente. Plusieurs l'ont déjà faite, avant lui, mais elle ne perd pas de valeur, à passer d'un orateur à l'autre. Il est certain que notre population ne connaît pas assez l'histoire du territoire qu'elle habite, et que l'idée de patrie est parfaitement inconnue à une foule de Canadiens. "Ma patrie, c'est là où je suis bien," disait naguère un internationaliste d'avant le mot. Il ne manque pas de Canadiens qui pensent la même chose, et n'entretiennent à l'égard de leur pays d'autre sentiment que celui d'un menuisier à l'égard de l'outil qui lui sert à gagner sa vie. L'on n'a pas la fierté de la race; et même les Canadiens-français qui l'avaient tant, il y a un demi-siècle, sont en train de la perdre, aujourd'hui.

Notre pays accueille chaque année une foule d'immigrants d'origine et de nationalités différentes. La plupart, après un séjour de cinq ou six ans ici, prennent des lettres de naturalisation; mais il ne se préoccupent pas davantage de leurs devoirs de citoyens. Ignorants des origines et de l'histoire du Canada, comment veut-on qu'ils fassent de véritables Canadiens, et qu'ils respectent ici les minorités, quelles qu'elles soient?

L'idée de M. Bennett est juste. Qu'on enseigne plus largement aux enfants de tous les Canadiens, l'histoire du pays où ils vivent. Mais, de grâce, qu'on ne commette pas l'erreur où tombent beaucoup des journalistes et même des professeurs d'histoire du pays. Qu'on ne s'imagine pas, et surtout, qu'on n'aille pas enseigner aux enfants de l'Ouest, comme à ceux des autres provinces anglaises, que l'histoire du Canada commence à la Confédération, seulement, ou tout au plus à la cession, par la France, du Canada à l'Angleterre. Une foule de gens instruits, chez les Anglo-Canadiens, vivent journellement dans cette erreur. Et c'est à peine si, même au parlement, l'on rencontre des Anglais qui savent un peu de l'histoire du pays, des origines à 1760. Ils soupçonnent bien qu'il y a eu des événements historiques, au pays, avant la chûte de Québec, mais ils n'en sont pas bien certain. Quelques-uns savent peut-être que Parkman a écrit dans leur langue des volumes fort intéressants sur le régime français au Canada; il s'y est glissé maintes erreurs, c'est vrai, mais ces ouvrages n'en sont pas moins, somme toute de nature à renseigner les lecteurs, sur les événements d'avant 1760; mais combien de nos concitoyens anglais ont lu Parkman, même s'ils l'ont dans leur "librairie", — pour employer un terme cher à Montaigne?

Et c'est cette ignorance des origines du Canada contemporain, —exploré, colonisé et parcouru d'un bout à l'autre par des Français et des Canadiens-français, cent ou cent cinquante ans avant qu'un Anglais songeât à imiter cet exemple, — qui cause de si déplorables méprises chez des journalistes, des orateurs et des politiciens de langue anglaise. C'est aussi cette ignorance, coupable, chez la plupart de ces gens, qui nous vaut d'être regardés par certains comme si nous n'étions nous, la minorité canadienne-française, que des Doukhobors ou des Galiciens, nouvellement débarqués au pays. Il faudrait dissiper ce préjugé, et au plus vite. Car il se glisse dans toutes les classes de la société anglaise, il y fait de grands ravages, à tel point que des journaux anglo-canadiens ont pu récemment se demander et demander à leurs lecteurs pourquoi les Canadiens-français aurait droit à un régime scolaire différent de celui des Juifs et des Allemands, dans l'Ontario et le reste de provinces anglaises.

Que l'on enseigne donc l'histoire du Canada à tous les enfants canadiens; et plus que jamais, que les professeurs, dans les écoles comme dans les collèges et les universités, insistent sur cette science.

Nul n'y trouvera à redire, puisque de la sorte, l'on contribuera davantage au développement de l'âme et de la fierté canadiennes. Mais que l'on prenne garde aussi à la portée de cet enseignement; qu'il ne soit pas tendancieux; qu'il soit juste, pour le régime français comme pour le régime anglais au Canada; et que l'on fasse, aux véritables origines du pays, la part aussi large que possible, au lieu de l'étriquer et même presque, de la supprimer, comme l'ont fait, de propos délibéré, certains soi-disant historiens anglo-canadiens contemporains.

—Du "Devoir."





Scène de "The White Sister" qui sera joué à l'Empire les 25, 26 et 27 avril

SIR WILFRID PREDIT LA REVANCHE.

Québec, 13. — Sir Wilfrid Laurier, de passage ici a assisté au banquet des voyageurs de Commerce.

Il a réjoui le coeur de ses amis de Québec, depuis si longtemps fidèles à son drapeau, en leur prédisant que, dans dix ans, il serait encore dans la politique et qu'il serait alors probablement de nouveau premier ministre du Canada.

Prédiction basée sur des indications certaines et indiscutables, que les évènements se chargeront de réaliser, comme ils ont déjà réalisé tant de pronostice, que d'aucuns trouvaient quelque peu audacieux, qu'il a exposés en maintes circonstances et en différents lieux.

Il suffit, d'ailleurs, d'avoir l'oeil ouvert pour voir la désagrégation se produire, dès les premiers jours, dans l'immorale coalition qui l'a renversé. Il suffit d'avoir l'oreille attentive pour entendre les grondements sourds de la foule, désappointée de la piètre exhibition qu'on lui a donnée à Ottawa, désabusée de certains espoirs irréalisables qu'on lui avait fait concevoir, et qui attend avec impatience l'occasion de dire sa façon de penser à ce ramassis hétérogène qui, grâce aux millionnaires des trusts, a obtenu par surprise le pouvoir.

LA RICHESSE D'ALBERTA.

Cincinati, 16. — M. E. A. Robinson, de Cincinnati, qui a passé quelques mois dans le nord de l'Alberta, a déclaré, hier, qu'il était convaincu qu'il y avait dans cette partie du pays des mines de grande valeur. Le district dont il parle se trouve au nord de la ligne du Grand Tronc Pacifique. M. Robinson dit que les richesses du pays qu'il a visité sont incalculables et méconnues même des Canadiens. Il est particulièrement enthousiasmé du district de la rivière de la Paix. Les échantillons de marbre qu'il a fait polir par des experts a dàmontré que ce marbre est d'une beauté égale à celui que l'on importe d'Italie. Les mines de charbon sont aussi en grande quantité.

L'HOTEL ROYAL DE PARIS.

La visite du Prince de Galles et ses effets sur l'entente cordiale. — L'existence du Prince dans la capitale.

Paris, 16. — La presse et le public parisiens ont accueilli avec la plus grande satisfaction la venue du prince de Galles. Son séjour dans la Ville-Lumière est considérée comme un acte qui reserre les liens de l'entente cordiale. Le fait que son arrivée corespond avec celui de la réception à Paris de la nouvelle annonçant la signature du protectorat de la France sur le Maroc, est regardé comme une heureuse coincidence.

Le jeune prince a produit une très favorable impression sur la population parisienne, qui lui a fait une chaleureuse réception. Les Pa isiens ont été charmés par la jeunesse et la simplicité du prince.

Pendant son séjour à Paris, le Prince de Galles mènera une vie des plus tranquilles et acceptera très peu d'invitations.

Ses hôtes, le marquis et la marquise de Breteuil, ne fréquentent que le plus grand monde et sont rarement vus dans la société cosmopolite.

A présent, il vont restreind e le cercle de leurs relations et leur royal élève ne sera présenté qu'à leurs amis intimes.

La vie du prince, pendant son séjour à Paris, sera pareille à celle d'un grand nombre de jeunes étudiants de son âge. La langue française, qu'il doit connaitre à fond, formera la base de ses études, qui comprendront la culture des sciences et des arts, eac.

Un journal parisien commentant les effets de la visite du prince sur l'entente, remarque que l'amitié entre les deux nations a été fortifiée par l'aide mutuelle qu'elles se sont donné au cors des dernières années. Il ajoute que l'entente est due en partie à la nature des choses et parce que le roi Edouard et la diplomatie française ont favorisé l'inclination naturelle des deux peuples.

ENGAGEMENT AU MAROC.

Paris, 16. — Des nouvelles parvenues d'Oudjda, disent qu'un détachement de troupes françaises en reconnaissance sous les ordres du colonel Féraud a mis en déroute, près de Debdou, après un engagement très vif, 2,500 hommes de tribus indigènes.

Les Français ont eu 20 hommes tués et 63 blessés.

LES SUISSES NE SONT PAS CONTENTS

Les Suisses du pape ne sont pas contents. Il paraît que leur nouveau colonel, M. Jules Repond, prétend leur imposer un service qu'ils jugent fatigant à l'excès. Ils avaient l'habitude de vivre tranquilles. On les oblige maintenant à faire l'exercice. Ce changement de régime leur paraît scandaleux.

La garde suisse, pour les touristes qui vont à Rome, est un élément nécessaire du décor splendidement pittoresque que leur offre la Ville éternelle.

On aime à reconnaître, dans les couloirs du palais pontifical, au seuil des antichambres, au tournant des escaliers, les gardes en faction. Il y en a, comme on sait, de diverses sortes. Il y a les gardes-nobles, il y a les gardes-palatins, il y a les gendarmes. Les gardes-suisses sont les plus connus.

Leur uniforme a été dessiné par Michel Ange. Ils sont justement fiers d'être aussi glorieusement costumés. Ce costume comporte le pourpoint et le haut-de-chausse en drap jaune tailladé de rouge et de bleu, le casque noir et le panache blanc.

Les suisses du Vatican sont armés d'une hallebarde et, jusqu'à une date toute récente, de fusils Remington Ces fusils, d'un autre âge, viennent en effet d'être changés et ce changement est une des causes du mécontentement actuel.

Les gardes-suisses son généralement recrutés dans les cantons de Fribourg, de Lucerne et de Valais. Ils sont bien payés, mais doivent remplir certaines conditions, notamment: être âgés de plus de dix-huit ans et de moins de vingt-cinq, avoir au minimum 1 m. 75 de taille, présenter, en un mot, un ensemble de qualités physiques qui conservent au corps sa belle tenue.

La place de garde-suisse est fort recherchée. Elle le sera moins, désormais, si les réformes du colonel Repond diminuent les loisirs de ce corps d'élite.

A dire vrai, si les Suisses du pape ont cessé de jouer un rôle actif, c'est l'histoire qui l'a voulu.

Quand le Saint-Siège était une puissance territoriale, il avait besoin de soldats et les Suisses se battaient fort bien. C'est le pape Jules II qui, au début du seizième siècle, fit pour la première fois, appel à leurs services. La Diète helvétique accueillit sa demande et l'autorisa à lever une compagnie de deux cents hommes.

L'essai avait bien réussi, le contingent fut augmenté et, depuis bientôt cinq cents ans, le souverain pontife a conservé ces soldats mercenaires. Mercenaires courageux, d'ailleurs, et dont l'histoire compte des pages héroiques. Les Suisses du Saint-Siège, aussi valeureux que les Suisses de l'ancienne monarchie française, ont vaillamment défendu la Ville éternelle, notamment quand le connétable de Bourbon en fit le siège, il y a bien longtemps.

Quand le pouvoir temporel a disparu, les Suisses se sont rendus. La résistance aurait d'ailleurs été impossible. Depuis lors, ils concourent à l'éclat des cérémonies pontificales.

Taine, dans son "Voyage en Italie," les a décrits avec esprit, par des traits qui font plus d'honneur à leur allure qu'à leur recueillement. "Les soldats du pape, écrit-il, qui font la haie, baillent, se tournent, lorguent les femmes qui passent. On se perche sur la pointe des pieds et on regarde passer les Suisses avec leur fraise, leur costume bariolé et leurs pertuisanes du seizième siècle; puis les appariteurs en pourpoint de velours noir avec le petit manteau espagnol, la chaine d'or et aussi la fraise du temps de Phillippe II".

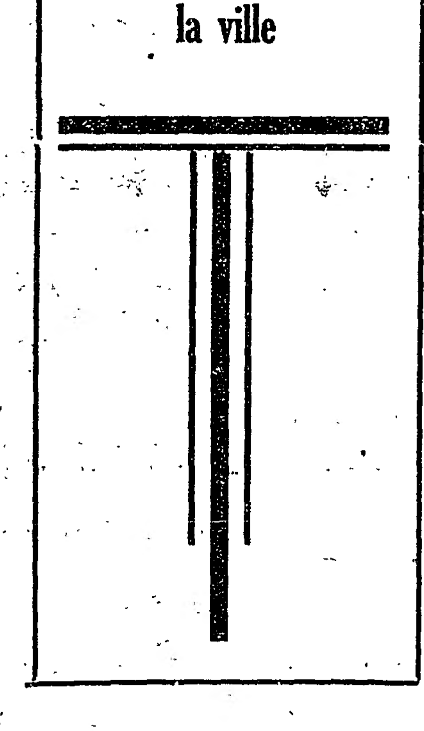
Le colonel Repond qui prend sa tâche au sérieux, n'a pas voulu que les soldats qui servent sous ses ordres continuent à mener cette vie de décorum.

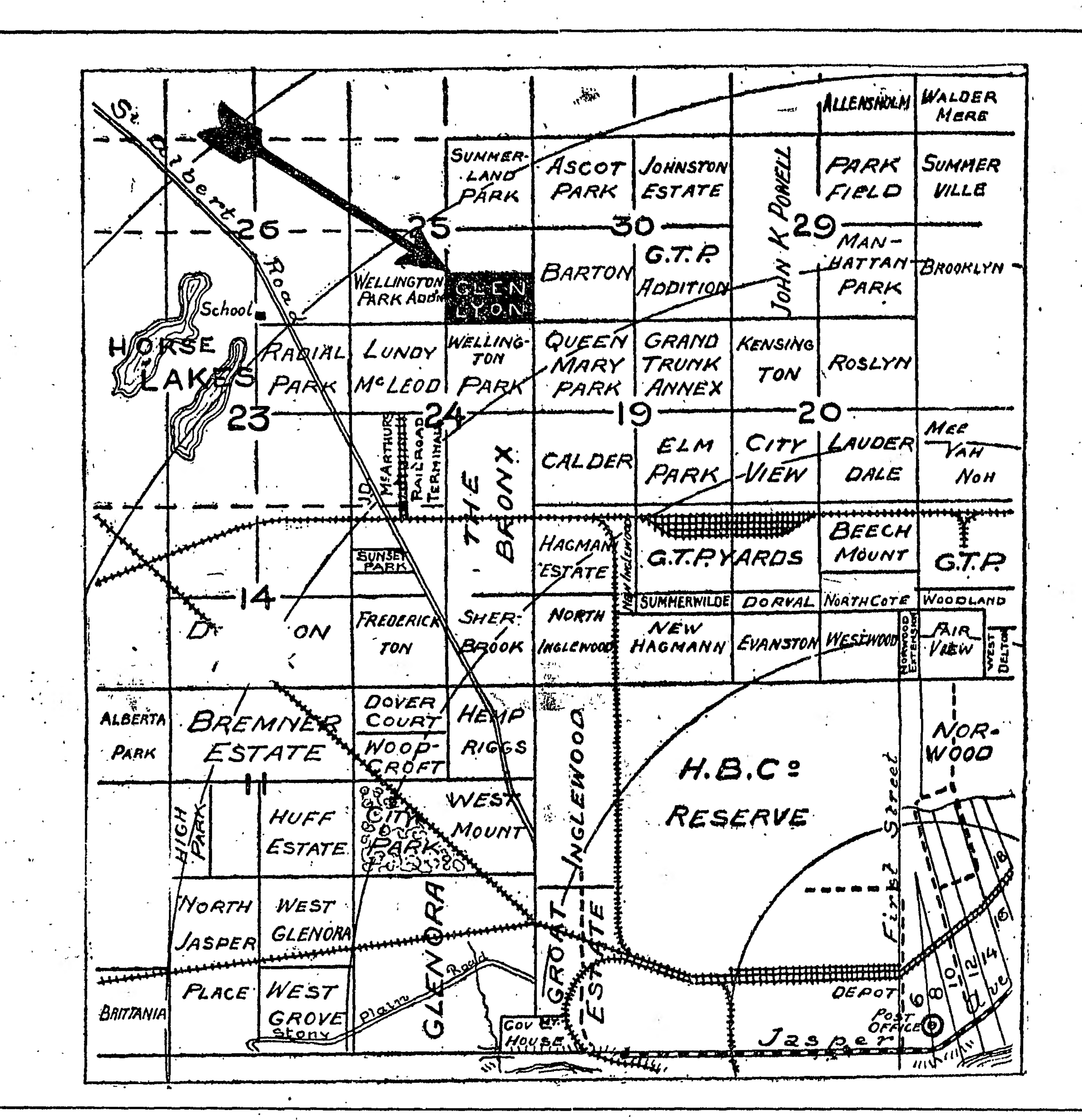
Il a aménagé en place d'armes une des cours du Vatican. Les gardes-suisses, dépouillés de l'éclatant uniforme qu'ils doivent à Michel-Ange, ont connu l'humiliation de revêtir une tenue sensiblement analogue au bourgeron d'exercice des pioupious français. Ils ont fait du maniement d'arme. On leur a retiré leurs fusils Remington et on leur a donné des fusils Mauser, qu'on les oblige à monter. Enfin, on les fait manoeuvrer et marcher comme de simples conseils.

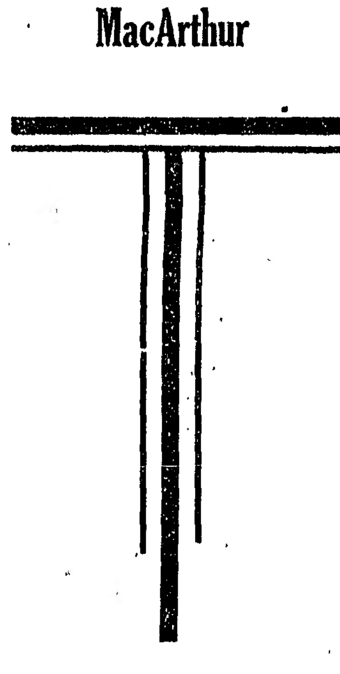
Le colonel s'est adjoint un aide de camp qui ne plaisante pas, paraît-il, avec le règlement. Les journaux de Rome s'en amusent mais les Suisses ne trouvent pas cela drôle.

GLENLYON

La Meilleure Subdivision du jour, et celle coutant le moins cher, située dans le Grand Centre de Chemins de Fer d'Edmonton. Cette Subdivision se tiendra au niveau de tous les progres d'Edmonton







GLENLYON est a cinq Blocs seulement "de Bronx" ou plus de mille lots ont été vendus en Janvier dernier. GLENLYON est l'endroit le plus central pour des milliers de demeures, pour les milliers de personnes qui devront nécessairement habiter a proximité du chemin de fer. On ne doit pas hésiter a recommander l'achat dans GLENLYON a qui que ce soit, docteur, banquier, marchand, avocat, homme d'affaires ou commercant. GLENLYON doublera, triplera votre argent en un temps remarquablement court. Ne manquez pas de profiter de cette occasion unique.

PRIX: $200.00 ET PLUS — **CODITIONS:** 1-4 COMPTANT ET LE SURPLUS A 6, 12 ET 18 MOIS : : :

EN VENTE DEPUIS LE 17 AVRIL

PENHALE, SMITH, & GORMICK

Ancien Magasin Boston

291 JASPER EST - - - - - - - TELEPHONE 5635

Priere d'apporter la présente annonce en venant examiner cette proposition

CHRONIQUE LOCALE

Lundi de la semaine dernière, Mme E. Bérubé, assistée de sa fille aînée, Ernestine, donnait un thé très animé qui réunissait durant l'après-midi environ cent invités.

Mme Bérubé portait une élégante toilette de peau de soie noire; Melle Ernestine avait une délicieuse robe rose recouverte d'une tunique de dentelle du plus charmant effet.

Mmes J. H. Picard et LeBlanc versèrent le thé et le café durant la première partie de la réception; elles furent remplacées dans leurs gr cieuses fonctions par Mmes P. Ed. Lessard et Drolet.

Les glaces étaient servies par Mmes Wilfrid Gariépy et Williams.

Les jeunes filles faisant circuler les friandises étaient Melles Dora Bérubé, Laurendeau, Lambert et Burns.

Les tables à thé étaient décorées à profusion de fleurs exquises.

Cette réception fort élégante fut certainement l'une des manifestations mondaines les plus réussies de la saison.

NAISSANCE.

M. et Mme Wells, de Hardisty, Alta., font part de la naissance d'un fils. Parrain et marraine, M. et Mme L. Lambert, grand'père et grand'mère de l'enfant.

TRAIT D'HONNETETE.

M. A. L. Trottier perdait récemment un portefeuille contenant des papiers et des valeurs importantes; par bonheur pour lui ce portefeuille fut trouvé par M. J. E. Robitaille, portier de nuit à l'hôtel Richelieu, qui s'empressa de le remettre à son propriétaire.

Nos félicitations à M. Robitaille pour ce bel acte de probité.

M. E. Lambert ouvrira prochainement une salle de billard au No. 448 avenue Fraser.

M. Lambert invite tous les amateurs de billard canadiens-français à lui accorder leur clientèle.

AUX AMATEURS DE CHANT.

Tous les amateurs de chant voulant prêter leur concours au choeur paroissial de l'Immaculée Conception pour l'organisation de concerts sacrés sont priés de se réunir à l'église de l'est le dimanche, 21 avril à 2 heures de l'après-midi.

MM. A. L. Trottier et L. Gagnon, d'Ottawa, sont arrivés depuis quelques jours dons notre ville.

Tous les deux sont entrés au service du "Courrier de l'Ouest".

Nous leur souhaitons une cordiale bienvenue.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'avis de déménagement publié en une autre colonne par "The Royal Agencies". Ce buruéau d'immeubl- a été transféré du No. 32 Jasper Ouest au No. 615. Première rue.

Les personnes désirant de bonnes graines de semence peuvent s'adresser en toute sûreté chez J. J. Murray and Co., 266 rue Elizabeth, Edmonton, téléphone 1419.

Nous publierons, la semaine prochaine, une annonce concernant cette importante maison.

EMPIRE PARK.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions en une autre page au sujet de cette nouvelle subdivision.

Cette propriété est située immédiatement au sud du pont à niveau et lorsque celui-ci sera terminé les lots d'Empire Park subiront une forte plus-value.

Les propriétaires de cette subdivision, MM. Mountifield and Graves, seront heureux de la faire visiter à tous ceux qui le désireront. La route de Calgary l'une des meilleures de la province, passe à l'est de cette subdivision.

"L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE

suite de la page 1

Nous s'hésitons pas à dire que les étudiants ayant à interpréter dans une langue étrangère ce chef-d'oeuvre d'esprit parisien ont stupéfait l'assistance par la correction de leur langage et l'aisance de leur jeu.

On n'eut pas demandé mieux à des étudiants français.

M. Nolan, qui remplissait le rôle de l'interprète, a fait la joie de la salle par son jeu d'un comique achevé; sa prononciation du français est excellente et il avait saisi à merveille le côté plaisant de son rôle. L'assistance lui a fait un joli succès en l'applaudissant à de fréquentes reprises.

Tous les autres rôles d'hommes étaient parfaitement rendus et l'on n'a que des compliments à faire à MM. Cairns, —Hogson père de Betty,— qui nous a présenté le type parfait de l'insulaire, tel qu'on l'imagine à Paris; Dean, —Julien, fiancé de Betty— qui s'est acquité à merveille de son rôle de jeune premier; Blayney, tout à fait réjouissant en commissaire de Police "à qui l'on n'en remontre pas," Riddel, garçon d'hôtel, très français d'allure et White, qui a rempli le rôle de l'agent de police d'agréable façon.

Les deux rôles féminins que remplissaient Melles Lloyd—Betty— et Wilson —la caissière— ont valu à celles-ci un vif succès. Ces jeunes actrices nous ont révélé une diction qui n'a rien à envier à celle de leurs camarades et le naturel qu'elles ont apporté à l'interprétation de leur rôle les désigne tout naturellement pour reparaître en scène chaque fois que les étudiants jugeront à propos de nous donner de nouvelles preuves de leur talent dramatique et de l'aisance parfaite avec laquelle ils parlent notre langue.

Cette très intéressante soirée française était donnée sous la direction de notre ami M. Sonet, qui avait lui-même dirigé les répétitions de la comédie.

C'est avec le plus vif plaisir que nous lui avons fait part, à l'issue de la représentation, de l'heureuse révélation qu'avait été, pour tous les spectateurs de langue française, cette charmante fête en l'honneur de notre langue. Très modestement notre a- m' Sonet nous déclare que la plus grande partie des félicitations revenait de droit au distingué Dr. Kerr, chargé de la section des langues étrangères à l'Université qui nous a prouvé à maintes reprises que toutes ses sympathies sont acquises à tout ce qui relève de l'esprit français.

Ainsi que nous le disait, après la représentation, l'un de nos canadiens-français les plus en vue d'Edmonton, c'est par des manifestations de ce genre que nous parviendrons le plus surement à intéresser à notre belle langue nos compatriotes de nationalité anglaise. En organisant cette première soirée fronco-anglaise, notre ami Sonet a créé un précédent. On ne peut attendre que les plus féconds résultats de soirées semblables chaque année.

La fête française de la semaine dernière était présidée par l'hon. M. Rutherford, ancien premier ministre de la province. Dans l'assistance nous avons remarqué l'élite des sociétés française et anglaise de la capitale.

Parmi ceux de nos compatriotes qui étaient présents beaucoup nous ont exprimé leur vive satisfaction du succès remporté par les étudiants et ils nous prient de leur transmettre ici leurs cordiales félicitations.

C'est avec le plus grand plaisir que nous nous acquittons de cette agréable tâche.

Encouragés par leur succès les étudiants se proposent de nous donner du classique l'an prochain. Nous pouvons les assurer d'avance que leur ter tative recevra le plus vif encouragement de la part du public de langue française.

L'ORGANISATION DE LA CONVENTION D'ALBERTA

Le Comité organisateur fait appel à la collaboration de tous nos compatriotes pour le succès de la convention prochaine.

Devant l'impossibilité pour les délégués du comité organisateur de la Convention des Canadiens de langue française d'Alberta, de se rendre personnellement dans chaque localité francophone de la province, il a été décidé de faire appel à l'initiative de quelques personnes dévouées dans chaque centre pour assurer l'organisation paroissiale nécessaire au succès de la Convention.

Dans ce but le comité a fait parvenir, aux personnes, choisies dans les centres qui ne recevront pas la visite des délégués, une copie de la circulaire reproduite ci-dessous pour indiquer la marche à suivre dans cette organisation locale.

Nous publierons dans notre prochain numéro la liste des paroisses qui seront visitées par les délégués du Comité d'Edmonton.

Voici la teneur de la circulaire qui a été envoyée dans tous les centres de langue française de la province:

COMITE ORGANISATEUR DE LA CONVENTION DE LANGUE FRANCAISE D'ALBERTA

Cher Monsieur,—

Nous faisons appel à votre dévouement en faveur du Parler Français pour nous aider à organiser la Convention des Canadiens de langue française d'Alberta qui aura lieu à Edmonton les 22 et 23 mai prochain.

Vous trouverez ci-inclus un appel du comité organisateur et une lettre d'approbation de S. G. Mgr Legal, évêque de St-Albert, qui vous renseignera sur la portée immense que cette convention aura au point de vue de la situation du français dans l'Alberta.

Votre collaboration nous sera précieuse car elle nous permettra de nous assurer le concours de tous nos compatriotes établis dans votre centre.

Nous vous indiquons ci-dessous la marche que vous aurez à suivre pour cette organisation locale. Il reste entendu que vous pourrez en plus faire ce que vous croirez bon pour assurer le succès de la participation de votre paroisse à la prochaine convention provinciale.

Voici le programme que nous vous proposons:

1. Réunir en une assemblée générale toutes les personnes de langue française résidant dans votre paroisse.

2. Après avoir choisi un président et un secrétaire provisoires, lire l'Apel du Comité organisateur et la lettre circulaire de S. G. Mgr Legal.

3. Expliquer aussi clairement que possible ces deux documents aux personnes présentes en leur faisant entrevoir la portée considérable d'un ralliement provincial pour travailler à la sauvegarde de notre langue et de nos droits.

4. Former un comité permanent composé de neuf directeurs.

5. Prendre les noms de toutes les personnes présentes approuvant l'idée de la Convention provinciale et consentant à y adhérer.

6. Cette organisation paroissiale devra être terminée à temps pour que les noms des membres adhérents parviennent au Bureau du Comité Organisateur avant le 25 avril.

Nous espérons que vous voudrez bien vous mettre à l'oeuvre de suite car le temps presse.

Dans cette attente nous demeurons,

Vos très reconnaissants,
Rév. J. A. OUELLETTE,
Délégué général.
ALEX MICHELET,
L. A. GIROUX,
Secrétaires.

Programme des travaux à effectuer par les Comités paroissiaux.

1. Immédiatement après l'assemblée générale où auront été élus les directeurs, une réunion sera tenue par ces derniers qui feront choix parmi eux d'un président, vice-président, secrétaire et trésorier. Le curé de la paroisse sera ex-officio chapelain du Comité paroissial.

2. Le secrétaire enverra sans délai les noms des dits officiers aux secrétaires du Comité Organisateur à Edmonton.

3. Le Comité fera choix des délégués qui devront représenter la paroisse à la convention paroissiale et les noms des dits délégués seront soumis à une assemblée générale des membres adhérents de la paroisse pour approbation.

4. Les noms des délégués dont le choix aura été approuvé devront être envoyés au Bureau Organisateur avant le 15 mai.

5. Le comité paroissial devra préparer les résolutions concernant la situation du français, dans la paroisse, —écoles, colonisation et griefs intéressant notre langue ou notre nationalité. — Ces résolutions seront soumises à la Convention par les délégués paroissiaux.

6. Le comité local devra engager les membres adhérents à verser une cotisation de 50c au siège du Comité du Parler Français de Québec afin que ceux-ci deviennent membres adhérents du Congrès National de juin prochain.

7. Les frais d'organisation de la Convention d'Edmonton étant assez élevés et devant être supportés par tous les membres adhérents résidant dans la province le Comité devra demander à ceux-ci de verser au Bureau d'Edmonton une cotisation de 50 cents.

8. Le montant de ces deux cotisations devra être envoyé au trésorier du Comité organisateur à Edmonton.

9. Toute liberté est laissée au Comité paroissial de fixer une cotisation pour couvrir ses propres frais.

10. Le secrétaire du Comité paroissial devra faire parvenir un compte-rendu de toutes les assemblées au secrétaire du Comité Organisateur, A. Michelet, Boîte 39, Edmonton, Alta.



Vue prise au concours hippique de printemps tenu à Edmonton mardi et mercredi de cette semaine.

LES ETATS-UNIS N'INTERVIENDRONT PAS.

Mexico, 16. — Senor de la Barra, autrefois président provisoire de la république du Mexique, est arrivé ici, hier. On lui a fait une enthousiaste réception, qui ne l'a cédé en rien à celle qu'il a eue à son arrivée d'Europe à Vera Cruz, vendredi dernier.

De la Barra a refusé d'exprimer son opinion sur l'administration de Madero, mais la presse sait formé le président Madero et ses collègues qu'il n'avait aucune ambition politique et était prêt à supporter tout gouvernement légalement constitué qui protégera et la vie et la propriété.

Il a aussi déclaré que Madero avait été élu président légalement et que selon lui la révolution conduite par Orozaco est déplorable. Cependant, il réserve son jugement pour connaître les griefs des rebelles jusqu'après une enquête minutieuse.

Senor de la Barra est aussi d'avis que les relations étrangères du Mexique sont encore plus troublées que les affaires internes. Le ministre des affaires étrangères a donc devant lui de grandes difficultés et il est d'avis qu'à l'époque actuelle, on doit faire l'impossible pour se concilier l'attitude des Etats-Unis.

Bien qu'admettant la possibilité d'une intervention américaine, de la Barra a déclaré à des intimes, dit-on, qu'on ne doit pas y penser et il espère et croit que les Etats-Unis ne feront pas passer la force avant le droit.

La récente publication dans les journaux mexicains de la nouvelle de l'intervention des Etats-Unis au Mexique a été démentie par le ministre des affaires étrangères Colero et l'ambassadeur Wilson. Dans une entrevue, Colero a déclaré qu'il est satisfait et que le président Madero saura être à la hauteur de la situation. Il est aussi convaincu de la sincérité de l'amitié des Etats-Unis.

Senor Colero abandonnera sous peu le portefeuille de ministre des affaires étrangères et ira représenter son pays à Washington. Il sera remplacé par Pedro Lescurian, un homme de talent.